De Gaulle et Thorez se disputent

une trique :

LA CANNE

à Leclerc

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

Cinquante-quatrième année. — N° 187 — VENDREDI 24 JUIN 1949 — Le numéro : 10 francs

LA BATAILLE D'ALÉSIA N'A PAS EU LIEU

UN nouveau support publicitaire est né : le cadavre de Leclerc. De son vivant, haï par de Gaulle, injurié par les staliniens, il est maintenant l'objet d'une farouche compétition. Chacun ayant compris que les « glorieux soldats » sont des panneaux dans lesquels tombent aisément certaines foules résolument patriotiques et indécrottables, il s'agit de savoir à qui appartient Leclerc.

Les deux manifestations qui se sont déroulées à la Porte d'Orléans ont été exactement les mêmes. A un tel point qu'un bon patriote, soucieux de remplir ses devoirs envers les représentants en pied de la « mère-patrie », eut été parfaitement à son aise aussi bien chez de Gaulle que chez Hénaff.

D'un côté comme de l'autre, soutanes et ferblanterie, drapeaux et Marseillaise *vibrante, exaltation des « vertus guerrières » et des « ciel de gloire », et serments solennels pour la défense des institutions républicaines. Seul le « discret » cordon de policiers casqués et matraque en main, prêts eux aussi à s'immoler pour la « grandeur » de la France, rappelait qu'il s'agissait de deux boutiques différentes, organisant l'exhibition foraine de leur raison sociale, rénovée grâce à l'opportun trépas d'une culotte de peau.*

Pendant que se déroulaient les préparatifs de cette kermesse tricolore, Moch, jumelles en main et du haut d'un clocher, observait les mouvements de ses troupes, rêvant de passer foudre de guerre et de voir son nom accolé à celui de Vercingétorix. Hélas ! la bataille d'Alésia n'eut pas lieu.

On avait, en effet, pensé que Leclerc, représentant un butin de choix, aurait fouetté l'esprit conquérant des foules ameutées par une puissante campagne d'affiches. Il n'en fut rien, chacun se contentant de crier très fort, et aujourd'hui encore le « libérateur » de Paris attend que le sort lui désigne un propriétaire officiel.

*D'ailleurs, les Parisiens avaient tout de même préféré aller à la pêche, et en tout et pour tout il n'y avait pas 50.000 moutons à la Porte d'Orléans, et les maquignons n'en sont pas revenus. L'*Humanité, *gênée aux entournures, annonce en tout petits caractères 200.000 et les gaullistes 100.000. Ces chiffres sont truqués et témoignent du désappointement et de l'embarras des arlequins tricolores des deux bords. Le peuple de Paris comprend instinctivement qu'en France, comme dans tous les pays où le culte du cadavre et de l'affût de canon est en honneur, on prépare, pour un motif ou pour un autre, des lendemains qui saignent.*

Pourtant, nous constaterons, et avec tristesse, que des travailleurs qui hésitent à déclencher une grève se sont dérangés pour acclamer le nom d'un général qui ne rêvait que force et arbitraire.

Cette dégénérescence est l'œuvre du P.C.F., qui s'efforce par tous les moyens de ravaler la conscience des travailleurs au niveau du plus abrutissant chauvinisme.

Et son attitude est encore beaucoup plus ignoble que celle des gaullistes, ces derniers ayant le courage d'afficher cyniquement leur volonté fasciste.

Que le peuple des travailleurs abandonne les Leclerc, Jeanne d'Arc et autres Foch aux staliniens et aux gaullistes. Ils n'ont que faire de ces « célébrités » dont l'existence ne se justifie que par un nombre imposant de croix de bois.

DE LA RÉSISTANCE A DELORE,

LE CADAVRE MAQUILLÉ

LE suicide de celui — que pour se faire pardonner de l'avoir appelé le colonel Delore la presse à gages ne nomme plus que l'escroc Lacore — met le point final à une série de faits qui dépassent de beaucoup la « comploterie » de la Pentecôte.

On épiloguera longuement sur le mystère de la 6e division, et nous qui pouvons nous vanter d'être du bâtiment — nous l'avons habité — nous sommes restés plein d'admiration devant la virtuosité du défunt, qui a réussi à s'accrocher à un robinet en col de cygne perché à 1 m. 10 du sol et protégé par ce que les échotiers appellent pudiquement les « toilettes ».

par MONTLUC

Le suicide de Delore, chef du réseau « Arius », s'ajoute à un certain nombre d'incidents qui depuis l'affaire Hardy jusqu'à la liquidation du procureur de la Libération, le sieur Boissarie, en passant pas les histoires Joanovici, Piednoir, Charly, Marchal, Prot, etc., ont contribué à déchirer le voile qui recouvrait ce que les politiciens ont appelé LA RESISTANCE.

Delore, fasciste impatient, complotait ? Pas plus que Joinville certainement, pas moins que tout ce personnel hiérarchiquement placé à la tête des réseaux entre 1940-45 et ayant trouvé plus avantageux de monnayer le sacrifice de milliers d'obscurs à l'intérieur des partis traditionnels, voire d'en créer un.

Un seul lien semble devoir rattacher entre eux ces « héros » déchus : c'est la volonté de jouer un rôle sans que les convictions philosophiques ou les scrupules moraux soient des obstacles bien compliqués à « couronner ».

Les langues qui commencent à se délier nous les montrent à travers le fait divers, tel celui d'Abbeville ou celui de Toulouse, c'est-à-dire de la résistance d'extrême droite comme d'extrême gauche, enclins à exagérer leur « honnête pourcentage » sur la récupération des fonds nécessaires à la lutte contre l'occupant.

Nous parlons, bien entendu, de ceux dont les exploits parviennent à nos oreilles à travers les échos de prétoire, car les autres... ! ! !

Les autres, ils sont composés de milliers de braves gens qui, comme d'autres milliers de braves gens, leurs anciens adversaires, ont été « possédés ».

Des larmes, des sacrifices, de l'héroïsme même, pourquoi ? Pour voir peu à peu la Résistance titrée, la Résistance décorée, la Résistance arrivée, dévoiler son vrai visage, un visage singulièrement ressemblant à celui que la collaboration nous avait déjà fait connaître.

Même absence de scrupules, même vénalité, même arrivisme forcené.

Les décorations ont changé de poitrine ; les morts, eux, dorment sous la même terre ; les vivants, eux, portent la même croix.

Peut-on enfin s'adresser aux hommes, aux vrais, aux sincères, à ceux qui, étant restés pauvres sont restés purs, pour leur crier :

« Arrière ! Vous vous êtes battus pour un mythe. Votre lutte n'a pas eu d'autre but que de remplacer un clan par un autre ».

Brasillach, Malraux, Béraud, Aragon — un clan, un autre — l'autre clan, celui-ci — des médailles à droite, des décorations à gauche. Des vainqueurs, des vaincus, des vaincus, des vainqueurs, des flics partout. La liberté, la patrie, la démocratie, le suicide, le pillage, la merde !

Des amiraux, des généraux, des curés. Des maîtres partout, qui n'ont même plus le courage de changer les mots, qui gardent les mêmes formules et se contentent d'en changer la signification.

Des maîtres et une multitude d'abrutis pour qui le suicide de Delore devrait représenter autre chose que la fin lamentable d'une « comploterie » d'opérette.

La fin de l'illusion,

Le commencement d'une compréhension inscrite dans cette formule : Pas une larme, pas un sacrifice, pas une goutte de sang pour une cause qui ne garantira pas :

L'EGALITE ECONOMIQUE PAR LA SUPPRESSION DU PROFIT,

LA LIBERTE HUMAINE PAR LA SUPPRESSION DES CLASSES.

PREMIER RÉSULTAT

Ce n'est pas en vain que nous avons fait appel aux militants, à nos amis, à nos lecteurs ! Un premier résultat est atteint et nous sommes heureux de pouvoir leur annoncer que l'effort qu'ils ont fait — effort s'apparentant pour beaucoup à un sacrifice — porte ses premiers fruits. Le « Libertaire » remonte la pente !

Mais les difficultés qui nous assaillent sont bien loin d'être toutes vaincues.

Amis, il faut continuer, persévérer ; il faut agir ! Et agir n'est pas uniquement le fait d'envoyer des mandats. D'autres moyens s'offrent à votre activité ! Vendez le « Libertaire » à vos voisins. Promettez-vous d'en diffuser, ne serait-ce que trois numéros et faites des abonnés! Si chaque lecteur, chaque sympathisant, chaque militant prend cet engagement moral, la vente triplera et le rayonnement de la pensée libertaire sera intensifié.

La parution de ce numéro ainsi que celle du numéro précédent est due à un sursaut de la conscience des hommes libres. Il faut que l'émotion provoquée par nos appels fasse place à la volonté permanente de maintenir le « Libertaire », dernier bastion de la Liberté.

RÉFLEXIONS SUR LA GRÈVE des Fonctionnaires

par Jean CLARI

SELON « Franc-Tireur », la grève d'avertissement des fonctionnaires a été un succès ; selon « Le Monde », un demi-échec. Chacun juge et exploite ce mouvement en fonction d'intérêts particuliers et bien étrangers aux intérêts véritables qui sont en jeu.

Encore une fois, nous ne serons ni avec les uns, ni avec les autres, et nous dirons, avec notre franchise coutumière, que ce mouvement, même s'il avait été observé à 100 p. 100, n'aurait pu faire avancer d'un pouce les légitimes revendications des travailleurs de la fonction publique.

Les hésitations, les flottements, les défections que l'on a constatés un peu partout, l'attitude inadmissible — pour ne pas dire plus — de la F.E.N., témoignent de la part des dirigeants syndicaux, de leur peu de confiance quant à la combativité de la base et, de cette dernière, d'un pessimisme issu des multiples échecs qu'elle essuie depuis la Libération.

La grève « temporaire » dite d'avertissement est, aux yeux des véritables syndicalistes, un geste pour rien, et aux yeux des indifférents, un manque à gagner probable et des ennuis inutiles.

« Prévenir » l'Etat-Patron c'est accepter implicitement sa domination, c'est lui faire entendre que l'on sera bien sages pour peu qu'il veuille accorder des salaires et traitements décents.

De surcroît, les revendications formulées sont en contradiction absolue avec les buts de libération révolutionnaire qui doivent être à la base de toute agitation sociale si l'on veut obtenir un résultat positif.

En s'obstinant à conserver le maquis des échelles de traitements, en sacrifiant tous les efforts pour des histoires de reclassement, on ne fait que consoli-

(Suite page 2., col. 2.)

Des avions de chasse aux villes sans égouts

par Pierre DUPRÉ

SOIXANTE-SIX mille hommes affectés aux corvées de « pluches » et au maniement d'armes, des cadres surabondants, exactement : un colonel virgule quatre par avion, des avions plus ou moins démodés et pour entretenir ces escadrilles à la mexicaine, 10 milliards par mois, voilà l'armée de l'air française. Le ridicule de cette situation est devenu tellement notoire, que certains députés s'en sont émus et ont demandé des éclaircissements lors du débat qui précéda le vote du budget de l'aviation militaire.

M. André Monteil (M.R.P.) notamment, se demande si les 10 milliards accordés suffiraient pour doter l'armée d'avions modernes construits en série. Evidemment non. Et M. Queuille alors, monte à la tribune et explique qu'il ne peut dépasser le plafond établi par la loi des maxima. Cependant il demandera à l'Assemblée de « créer des ressources supplémentaires », et nous savons ce que cela veut dire, dès qu'un programme de construction aéronautique sera arrêté sous réserves bien entendu que les usines soient capables de l'exécuter, (ce qui reste encore à démontrer). Et, sur ces belles paroles, la Chambre vota le budget, bien qu'étant avertie de l'inutilité d'une armée de l'air virtuellement sans avions ! Lors du débat sur le budget militaire M. Chaban-Delmas (rad.-soc.) n'avait-il pas dévoilé au sujet de l'aéro-naval, que sur 36 avions embarqués, 26 ne peuvent prendre l'air ?

Cela nous réjouit intensément comme nous réjouit la chétivité de l'armée française dont le rôle n'est que de maintenir le brigandage colonial et rétablir « l'ordre » si d'aventure les travailleurs se décidaient à quelque action d'envergure.

*

Le « Monde » du 20 juin s'attend à ce que l'Assemblée nationale pose la question : « Que deviendrait un grand pays sans une grande aviation ? » car la noble tradition exige d'importantes forces, d'énormes stocks de bombes pour que se consacre la « grandeur » d'une nation. Nous ne sommes pas de cet avis. Nous pensons que la véritable grandeur d'une collectivité humaine ne se mesure pas à sa puissance de destruction, mais au niveau de vie matériel de ses membres et à leur évolution intellectuelle.

Dans l'état actuel de la France il est absurde — mais qu'est-ce qui n'est pas absurde dans cette société ? — de construire d'énormes paquebots aériens genre « Cormoran » ou « Armagnac », ou des avions de chasse à réaction et autres joujoux meurtriers. Mieux : une aviation civile est tout autant inutile qu'une aviation de guerre. On devrait limiter le trafic aérien à des objectifs nettement utilitaires et dont bénéficierait l'ensemble de la population : fret aérien, aviation scientifique et médicale, lutte contre les fléaux naturels, invasion d'insectes par exemple. Là devrait s'arrêter, pour le moment, le domaine de l'avion, attendu que son utilisation pour les déplacements de quelques gros richards, ministres, présidents et généraux est un luxe qu'une nation appauvrie ne peut se permettre. Plus précisément ce luxe n'existe que par le maintien dans la misère et la médiocrité de larges couches populaires. Et on n'a pas de quoi être fier d'avoir un « Cormoran » lorque l'on sait que toute la banlieue marseillaise est démunie d'égoûts et que les habitations, à Mazargue par exemple, n'ont même pas de fosses d'aisance. A l'heure où s'envole le puissant « Cormoran » pour quelque croisière de propagande dans le rayonnement d'un soleil matinal, le

(Suite p. 4., col. 1.)

A BERLIN

LES CHEMINOTS se dressent contre tous les occupants

par ERIC ALBERT

APRES un mois de grève, les cheminots de Berlin n'ont encore rien perdu de leur combativité et placent Staliniens et Américains dans un embarras curieux.

Après avoir bénéficié — il faut bien le dire — de l'aide à peine camouflée des « occidentaux » dans leur lutte contre les briseurs de grèves « communistes », ils se retrouvent aujourd'hui à peu près isolés et en butte à l'hostilité ouverte des Soviets, à l'opposition sourde des Américains et de la municipalité de Reuter; mieux : tout dernièrement les dirigeants de leur propre syndicat, l'U.G.O., manifestèrent leur désir de voir s'arrêter un mouvement qui, de plus en plus les dépasse; consultés par referendum, les cheminots à la quasi unanimité, décidèrent la poursuite du combat et imposèrent leur volonté. Le Comité directeur s'inclina et assura les grévistes de son plein appui.

Les journaux staliniens ont tous affirmé que cette grève est purement politique et même qu'elle a été fomentée par les « Occidentaux ». Dans ces affirmations, il y a un peu de vérité, parcelle noyée dans un amoncellement de mensonges ; nous allons essayer de tirer tout cela au clair.

*

Il est vrai que l'ordre de grève, accepté dans l'enthousiasme, fut lancé à une date particulièrement bien choisie : les Russes, coup sur coup, venaient de subir deux rudes échecs : échec de la levée du blocus, échec des 40 % de non aux élections du Congrès du Peuple. Il est sans doute vrai également que l'U.G.O., syndicat anticommuniste, conseillé en coulisse et par les « Occidentaux » et par la municipalité, déclencha la grève au moment même où s'ouvrait à Paris la conférence des « Quatre », et démentait ainsi spectaculairement les affirmations de Vychinski selon lesquelles le peuple allemand est avec les Soviets.

Mais on oublie un peu trop de mettre en relief les revendications des cheminots, revendications qui sont la base véritable de leur action, les incidences politiques n'étant que pures coïncidences pour une fois favorables à ces travailleurs qui attendaient tous cette grève, leur salaire payé en marks « orientaux » ne leur permettant pas de manger à leur faim. D'autre part, ils exigent la réintégration de 1.200 cheminots congédiés par les Soviets pour délit d'opinion et la reconnaissance de leur syndicat par la direction, sous contrôle russe, des chemins de fer.

*

Comme un coup de foudre, la grève éclate le 22 mai et séance tenante, est soutenue par toute la population berlinoise. Les Soviets alors réagissent à leur manière, essaient de briser le mouvement, tirent sur la foule : deux morts, 500 blessés. Hitler n'aurait certes pas désavoué de telles méthodes. Mais les cheminots, loin de se laisser abattre, réagissent, passent à l'offensive, occupent les gares, sabotent les aiguillages, attaquent de front jaunes et policiers « orientaux ».

Les « Occidentaux » restent neutres, du moins en apparence. Ces échauffourées, ces morts, ces blessés, cette colère trop longtemps rentrée et qui explose et tient en échec pour la première fois la dictature rouge, va servir leur politique. Le 24 mai, Howley, gouverneur américain sort de sa réserve et exige des Russes le retrait de

(Suite p. 2., col. 3.)

VU DE GRENOBLE

Le cirque républicain coûte cher

IL y a environ six siècles, le Dauphiné était rattaché à la France. M. Vincent Auriol, président de la République, a profité de cet anniversaire pour effectuer une tournée électorale dans l'Ardèche, la Drôme et l'Isère.

Plein de rondeur présidentielle, attrapant au passage les maigres applaudissements des badeaux, il a prononcé des paroles évidemment historiques qui prendront place dans l'anthologie du bla-bla-bla officiel.

Il n'est pas un ouvrier qui se soit dérangé pour aller regarder le défilé. Il n'est pas un fonctionnaire, sauf ceux en service commandé, qui ait eu l'envie de perdre une demi-journée de travail pour se rendre sur le passage du cortège.

Ni enthousiasme, ni haine : indifférence.

Car enfin, ce voyage laïque et républicain a coûté environ 50 millions, alors qu'aucune raison sérieuse n'existait pour justifier ce déplacement. Et cela au moment où les ministres s'époumonnent à crier que le temps est venu pour les économies, et que toute la population doit se serrer la ceinture pour que la France (qui est-ce ?) soit belle, forte et heureuse.

Et dans son train spécial (la S.N.C.F. n'est-elle pas déficitaire ?), le premier magistrat de la République a réuni les journalistes pour leur faire part (titre sur quatre à la une) que ce n'était que pour la Nation (avec majuscule) qu'il consentait à poursuivre un tel effort.

Rien ne pouvait mieux illustrer la triste situation d'un régime qui ne tient que par l'habitude et l'incommensurable veulerie de ses adversaires, que cette promenade officielle.

Car enfin, si le président, au lieu de circuler en voiture découverte et saluer de la main les enfants venus avec leurs drapeaux payer leur journée de congé, s'était plu à visiter les quartiers pauvres, il aurait connu la vraie face du système social actuel : les Nord-Africains dépenaillés — qu'il n'a pas voulu voir en Algérie — les taudis nombreux où s'entassent les prolétaires, les longs murs gris des usines noires où turbinent ses loyaux sujets.

Il a préféré, Vincent Auriol, ne prendre contact qu'avec ses préfets, ses flics et ses clients. Il ne connaîtra rien de plus que ce que racontent ses rapports officiels.

Mais nous n'y étions pas, encore que nous nous réservons de nous faire connaître autrement qu'au travers des mascarades du VIe centenaire.

TABET.

RETENEZ CETTE DATE

10 JUILLET

Le Comité de soutien du "Libertaire" organise une grande fête champêtre

A ACHÈRES

Grand rassemblement de tous les Amis du ***"LIB"***

LES RÉFLEXES DU PASSANT

DE L'ABSURDE AU RATIONNEL

J'ai épinglé dans ma galerie des phénomènes un certain Robert de Traz qui épanche ses ardeurs chrétiennes dans « Réforme », journal syndical sérieux, rangé et fortement imbibé d'eau bénite.

Traitant de l'absurdité apparente de ce monde il conclut en termes clairs et lumineux comme une flamme de cierge, qu'en vérité tout est rationnel et que seuls les mécréants de mon espèce sont des corniauds qui ne comprennent rien à rien. « Nous avons supprimé Dieu, dit-il, et une création sans Créateur devient inexplicable. L'irrationnel n'est pas dans le monde, mais en nous., il faut transcender les apparences ». Et plus loin, pour finir : « Conclure de notre propre incurie à l'absurdité générale c'est être absurde soi-même ».

Dès lors, tout s'explique, tout est harmonieux, équilibré, parfait et ce qui nous semble injuste, ou idiot, ou criminel est à la transcendante pureté ce que le groin de porc est au fromage de tête.

Par exemple : les travailleurs ont des salaires tout à fait insuffisants ; c'est rationnel car il faut bien que M. Rosengart puisse laver sa voiture au champagne.

J'habite une mansarde. L'été j'y mijote toute la nuit comme une marmite de tripes dans le four du boulanger, et l'hiver, lorsque je fais pipi, je reste enchaîné à mon pot de chambre. Mais mon propriétaire a une chasse en Sologne et un appartement de vingt pièces pour lui et sa femme. Ça aussi, c'est rationnel et pour les mêmes raisons que l'exemple précédent.

La guerre a fait cent millions de macchabés. Quoi de plus rationnel ? Le bon Dieu est content et c'est ce qui importe. Bon. Vous trouvez votre femme couchée avec un gendarme. C'est rationnel. Vous êtes constipé, c'est rationnel. On chauffe les locomotives avec du café, au Brésil, et vous buvez des infusions de coques de cacahuettes. Rationnel ! Rationnel !

Vous élevez votre garçon avec amour. Vous le choyez, le dorlottez, vous veillez à ce qu'il ne manque de rien. A vingt ans, lorsque enfin il est bien gras, bien beau, bien frais on l'expédie en Indochine. Ça aussi c'est rationnel parce qu'une des matières premières indispensables aux pneus et aux actionnaires de Goodrich-Colombes c'est le « mort héroïque ».

Le tout, ami lecteur, c'est d'avoir la foi et surtout de ne pas se fier aux apparences. Rien de plus trompeur que les apparences ! Le bon Dieu sait ce qu'il fait. C'est un petit malin. Armez-vous de patience et utilisez la méthode Coué. Et marchez dans la vie en baissant les yeux et en priant. Vous irez au paradis, un paradis tout ce qu'il y a de rationnel. Et vous y serez en bonne compagnie avec les Torquémada, les Borgia et les Robert de Traz.

OLIVE.

POUR « Le Libertaire »

Chèvre, 400 fr. ; Bouyer, 90 ; Gido avec des copains, 150 ; X., 100 ; X., 1.000 ; Groupe d'Asnières, 1.000 ; Boucocran, 60, X., 500 ; Cécile, 450 ; Calvès, 500 ; Perrin, 20 ; Groupe Est, 5.050 ; Jung Blut, 1.000 ; J. Bossé, 1.000 ; Bénéfice Est, 450 ; S.A.T. Amo, 35 ; Crinière, 100 ; Groupe Paris Jeunesse, 4.000 ; Groupe Versailles, 1.000 ; Davy, 50 ; Lefebvre M., 100 ; Gonzales, 260 ; Ugène, 15 ; Sclavens, 40 ; Groupe Colombes, 750 ; X., 75 ; Montagu, 200 ; Aunat, 100 ; Hispano Colombes, 1.000 ; Maire H., Groupe de Lons-le-Saunier, 600 ; Davesne, 500 ; Théodore J., 500 ; Stock, 200 ; Fontaine G., 1.000 ; Fontaine Isa, 1.000 ; Brunet, 25 ; J. Moreau liste F., 430 ; Morel, 100 ; Fontero, 200; Marius, 50 ; Charcutier IXe, 130 ; Vendeur IXe, 60 ; R. Lapeyre, 100 ; Legrand, 200 ; Gil Paris Ve, 500 ; Gisèle, 500 ; Quer M., 50 ; M. D., 20 ; Eugène Napoléon, 50 ; Chapalain, 100 ; Tutur, 100 ; Un camarade, 100; Berthe, 100 ; Lola Levallois, 150 ; Chauvet, 500; Labaeye, 250 ; Une Abonnée, 90 ; F. Brussiger, 100 ; Y. Delaunay, 100 ; A. Antoine, 1.000 ; Fassot, 500 ; H. et B., 200 ; un Sympathisant, 1.000 ; X., 100 ; Boudoul, 50 ; X., 100 ; Krouane, 200 ; J. A., 50 ; Ridé, 50 ; Monnet, 100 ; X., 200 ; Sortie champêtre B.-O., 1.050 ; vendeur Porte Orléans, 50 ; Laverre, 120 ; Meyer, 100 ; Yvernel, 150 ; Baptiste, 100 ; Baujouan, 100 ; X., 270 ; Un ouvrier Mazda, 300 ; Groupe Pax XVe, 100 ; X., 65 ; Savoy, 60 ; Gracia, 100 ; X., 100; des camarades S.A.D.I.R., 500; Bec, 50 ; Pedretòn, 40 ; Pereni, 1.000 ; Villaume, 125 ; Carlier Lille, 350 ; Leriche, 500 ; Ruchan, 50 ; E. Perrier, 140 ; Counet et Ledur, 250 ; Buators, 110 ; Barthez, 50 ; Voiturin, 500 ; Maupin, 200 ; Trellayer, 200 ; Fouyer Groupe E. Reclus, 440 ; Bourg, 100 ; Meurant Groupe Croix, 300; Guignard, 500; Gardebois, 100 ; Cabasson, 50 ; Bruno, 50 ; Ruan, 500 ; Pallanca C.N.T., 300 ; Deahaye, 500 ; Foucard, 500 ; Champeau, 500 ; Serra Groupe d'Aix, 1.500 ; Saché, Groupe Thonon, 2.330 ; Saumer, 1.000 ; Plazonet, 100 ; Chaillot, 100 ; Rougier, 100 ; Groupe Lille Carlier, 1.100 ; Dugratoux, 170 ; Ano, 300 ; Meureu, 200 ; Jacques et Henri de Bellac, 1.000 ; Camille, Angèle, Camille, 300 ; Groupe Nœux-les-Mines, 800 ; Brun, 1.000 ; Mouy, 200 ; Dupin, 100 ; Berthet, 200 ; Dubost, 120 ; Morel, 630 ; Mouchard, 300 ; Bastien, 1.000 ; Laurat,30 ; Quatre Amis, 1.600 ; Blin, 50 ; Houdeville, 250 ; Groupe Centre Marseille, 1.500 ; Lefèvre, 200 ; J. Robert, 50 ; Le Hérisson Narbonne, 500 ; Vivaldi, 40 ; G. Renard, 100 ; Martin, 500 ; Doukhan, 500 ; Plain, 1.000 ; Louit, 100 ; Duteil, 70 ; Santucci, 50 ; Bouandouso, 50 ; X., 300 ; Vimper, 100 ; Bejean, 100 ; Cedo, 300 ; Altes, 120 ; Pruvel, 100 ; Tarsicio, 150 ; Gadona, 50 ; Carmona, 100 ; Santos, 100 ; Jamo, 100 ; Prospero, 100 ; Devaine, 100 francs.

TOTAL DE CETTE LISTE : 48.045 FRANCS

Les cheminots berlinois

(Suite de la première page.)

leur police. Les Russes s'inclinent, perdent la face, en même temps que toute possibilité de briser la grève. Gares et nœuds d'aiguillage sont alors occupés par les piquets de grève, ouvertement soutenus par la police occidentale. Les Soviets rongent leur frein. Tout leur système ferroviaire est paralysé et l'acheminement des convois chargés des prélèvements au titre de réparations vers l'U.R.S.S., impossible. S'ajoutant au contre-blocus qui dure depuis plus de 10 mois, la « Reichbahn » (chemins de fer), ne peut se payer le luxe d'une telle grève. La situation est grave, surtout qu'il est pratiquement impossible de s'opposer aux volontés américaines au moment où Vychinski négocie à Paris des accords économiques d'une importance capitale. C'est alors que s'amorce le premier recul des Russes. M. Kreikemayer, directeur en chef des chemins de fer allemands de zone orientale, soumet un plan aux autorités soviétiques qui permet de faire payer, en zone occidentale, les billets en marks Clay, et de régler 60 % des salaires au moyen de la même monnaie. Les cheminots refusent, durcissent leur position, exigent 75 %, la reconnaissance de leur syndicat et surtout la réintégration de leurs camarades licenciés. Quant aux autorités occidentales, elles déclarent se désintéresser d'une affaire purement allemande. Pourtant, on commence à percevoir que la grève les gêne, le rétablissement des trains avec l'Allemagne occidentale étant de ce fait rendu impossible. Aussi, lorsque le 4 juin, les Russes, de plus en plus pressés de liquider cette affaire, proposent une réunion des quatre commandants, ils sautent sur l'occasion. La discussion tourne court, les Soviets ne voulant absolument pas reconnaître l'U.G.O. ni réintégrer les cheminots.

Les Américains, alors, changent brusquement d'attitude et convoquent le maire du Berlin occidental, M. Reuter. Jusqu'à présent, ce deernir avait servi d'intermédiaire entre les grévistes et la direction des chemins de fer et suivi, avec une scrupuleuse obéissance, les ordres plus ou moins secrets des « Occidentaux ». On le met en demeure de faire cesser la grève et le général Howey, arguant du souci de ravitailler les Berlinois, s'adresse personnellement aux grévistes.

Mais ceux-ci ne veulent rien savoir et restent sur leur position. Leurs revendications doivent être toutes satisfaites et ils se refusent à céder la moindre des choses.

Pourtant les circonstances ont bien changé. Municipalité, presse, et même syndicats, se retournent contre eux, faisant ainsi preuve d'une écœurante servilité à l'égard des « Occidentaux » qui, maintenant, sont en fait d'accord avec les Russes pour briser la grève!

La politique qui, au début, était apparue comme une alliée inattendue, s'oppose maintenant aux grévistes et toutes les girouettes de suivre le mouvement.

On avait cru pouvoir utiliser sans risque la grève des cheminots comme une puissante machine contre les Soviets. Mais les apprentis-sorciers ne peuvent plus arrêter le balai, la grève se poursuit, seule, mais toujours puissante, et elle prend maintenant son vrai visage. Elle est une grève revendicative pure, l'hypothèque politique ayant disparu.

*

Contre les deux municipalités, contre les forces occidentales, contre les forces soviétiques, mais, ne l'oublions pas, toujours soutenus par une imposante fraction de la population berlinoise, les cheminots soutiennent un dur et magnifique combat.

Souhaitons ardemment que la victoire couronne leurs efforts et surtout que leur mouvement ne puisse en aucun cas donner prétexte à des manifestations chauvines.

Comme en France où chaque grève est étiquetée « communiste » en Allemagne, chaque mouvement social risque d'être sali par l'accusation de nazisme. Là est le danger, les nationalistes nourrissant une égale haine envers les Soviets comme envers les occidentaux, et pouvant exploiter cette grève qui jusqu'à présent n'a présenté qu'un caractère purement ouvrier et révolutionnaire.

Grève des fonctionnaires

(Suite de la première page.)

der la structure complexe de la machinerie étatique, on calme les appétits culinaires et on étouffe les volontés émancipatrices. La hiérarchie — miroir aux alouettes — des petits fonctionnaires en mal d'avancement est ainsi conservée et renforcée par ceux-là même qui en subissent journellement les méfaits.

Le problème de la fonction publique est donc mal posé, ou plus précisément il n'est pas posé du tout.

*

Un véritable mouvement revendicatif — et surtout chez les fonctionnaires, nous verrons pourquoi — doit d'abord s'inspirer de la volonté profonde d'écraser la hiérarchie, d'unifier salaires et traitements, leur diversité incroyable étant précisément la meilleure arme de répression et de division que possède l'Etat. Toute augmentation par voie de pourcentage, primes, boni, etc..., ne peut aboutir qu'à une soumission plus grande du personnel dupé par une amélioration éphémère, au développement de l'égoïsme individuel et borné, à l'effritement de la solidarité et à la négation de l'intérêt collectif qui est le total de tous les intérêts particuliers. Et l'Etat-Patron surmonterait l'épreuve par un sacrifice financier inscrit au débit des contribuables et serait encore plus fort qu'avant, ses « serviteurs » s'estimant satisfaits.

Un grand nombre de fonctionnaires, Finances, ministère des Colonies, Intérieur, etc... ne sont au fond, qu'ils le veuillent ou non, que les agents de répression au service de l'Etat et par conséquent du capital. Les autres, P.T.T., services de nettoiement, etc... sont réellement au service du public mais exploités souvent plus férocement que par des entreprises privées. Or, les uns comme les autres forment la structure complexe de l'Etat qui entretient des organismes purement répressifs en même temps qu'il s'adjuge des services utilitaires, ces derniers étayant les premiers et justifiant son existence.

Il faut donc que les fonctionnaires prennent conscience de l'équivoque de leur fonction. Qu'ils sachent que leur tranquillité financière ne peut s'obtenir qu'au détriment des libertés de tout le reste du pays. S'arranger avec l'Etat, c'est se couper du monde des travailleurs, c'est passer dans le clan de l'oppression, mais lutter contre l'Etat en exigeant l'écrasement de la hiérarchie clé de voûte de toute organisation étatique, c'est rejoindre le peuple des travailleurs dont les intérêts alors, mais alors seulement, se confondront avec ceux des fonctionnaires.

A la notion fausse et contre-nature de compétition il faut substituer celle d'association. Mais l'association ne peut se réaliser qu'entre économiquement égaux. Dès lors les objectifs d'une vraie grève sont tout indiqués : écrasement de la hiérarchie, prime de vie chère uniforme. Mais encore ce ne sont là que premiers essais dépassés par l'histoire. Sans hésitation, carrément — et les postiers sont magnifiquement placés pour le faire — organiser la grève gestionnaire. Que fonctionnent sans le secours de l'Etat la poste, les services de nettoiement, les hopitaux, les transports, etc., alors son inutilité éclatera aux yeux de tous, le premier pas vers la libération des exploités sera fait, les services d'oppression tomberont d'eux-mêmes comme autant de fruits pourris.

Les fonctionnaires sont maîtres de l'existence de l'Etat. A eux de prouver par leurs actes, par leur volonté révolutionnaire, qu'ils se désolidarisent de leur patron tout-puissant, exactement comme s'il s'agissait d'un patron privé. A eux de prouver qu'ils ne sont pas complices du maintien de cette société en adoptant des postulats syndicaux dépouillés de toute équivoque. A eux de ne pas oublier que leur action, en désorganisant les rouages essentiels des services d'oppression les place à l'avant-garde du combat révolutionnaire !

Permanence de la lutte sociale

Les méthodes d'action sociale se modifient avec l'industrialisation. Si les facteurs humains s'agglomèrent, l'Etat possède des moyens industrialisés de faire sentir sa présence ou montrer son mépris des forces révolutionnaires qui veulent se passer de lui.

Carl Clausewitz disait que la guerre continue la politique par d'autres moyens (1). Cela doit faire comprendre à ceux qui pensent à la paix sans Révolution que la Révolution en détruisant la raison des guerres peut rendre impossible les guerres elles-mêmes.

L'ampleur gigantesque de la tâche à entreprendre doit-elle décourager les efforts visant à accumuler suffisamment de forces, d'énergie, de conscience, de compréhension pour détruire dans la politique la conception capitaliste et étatique de la vie sociale ?

Au moment même où le profit est un obstacle à l'expansion économique il est utile que l'*idée* de la production basée sur la satisfaction des besoins se répande, qu'elle ne reste pas seulement dans les esprits, statique, somnolente, mais qu'elle prouve son efficacité dans une organisation économique dépouillée de la vénalité, de l'esprit de calcul qui se confond avec la mentalité capitaliste.

L'âpreté commerciale, l'absorption de l'Etat envahissant, la cupidité cléricale contrastant avec le dédain verbal des richesses, c'est ce *sens* pourrissant de la vie sociale qui doit disparaître.

Le chômage américain, anglais et français prouve la malfaisance du capitalisme pour qui la prospérité c'est l'*armement*.

L'Etat qui lui vient en aide en l'absorbant montre dans les conflits sociaux les armes que le progrès technique lui met en main pour se ruer sur les revendicateurs.

Dans les systèmes planifiés où l'Etat maître de toutes les branches de l'économie se vante de résorber le chômage, la malfaisance de l'Etat-Capital ne diminue pas. Il fixe les salaires avec l'idée de manger du revenu national la part léonine. Le système policier omniprésent, les fanatiques gobergés de privilèges mâtent les récalcitrants.

Les éléments populaires sentent d'instinct que le progrès technique ne résoudra pas le problème social tout seul, sans qu'ils y prennent part.

Dans la lutte sociale pénible de tous les jours qui se confond avec la lutte pour le droit à la vie, les couches sociales accablées par l'Etat, le capital et ses produits préparent avec une précision qui s'accroît avec le temps, une lutte plus vaste, plus profonde d'où sortira la forme de vie sociale satisfaisante.

ZINOPOULOS.

(1) Clausewitz. De l'Essence de la guerre — 1849-1851. Traduit de l'allemand par Neuens.

LE CARNAVAL de la SEMAINE

COUP DE LUNE

On sait que Forestal, ministre de la Défense des Etats-Unis n'avait pas tout son bon sens. A la place des psychiâtres américains nous serions à nouveau inquiets, très inquiets, car la raison du général Eisenhower semble courir les plus graves dangers.

Voici la déclaration formulée officiellement par l'ancien commandant en chef des troupes alliées ;

« Tout individu en tant qu'homme libre doit pouvoir jouir de la liberté, l'Etat étant son serviteur... »

Pas un atome de bon sens dans cette phrase atomique ! l'Etat en gilet rayé faisant sa courbette devant le contribuable en... caleçon !

CHAIR A PARDON

François Quilici, député d'Algérie, faisait partie de la suite d'Auriol Vincent lors du voyage présidentiel en Algérie. Il a vu défiler la Légion. Cela a donné des idées à François Quilici, directeur de *La Bataille*.

« Nous avons vu défiler la Légion, ce miracle d'assimilation française... Képis blancs, épaulettes de laine rouge... L'impression est profonde... Un cri amer nous échappe : « Vingt mille de ces garçons en renfort et nous gardions l'Indochine ». « Il est encore temps, nous manquons surtout de cadres français. On parle de clémence. Point d'amnistie pour les plus coupables, mais l'offre d'un rachat. »

— C'est simple. Il suffit de regrouper les brebis égarées sous Pétain et l'occupation allemande et qui s'ennuient à mourir, à Fresnes et ailleurs. Et puis il suffit de les conduire à l'abattoir en Indochine.

« La Bataille » c'est un titre de journal. « Le Casse-pipes » pourrait être son surtitre. N'est-ce pas, monsieur Quilici ?

RANTANPLAN MARSHALL

Une erreur économique de la pire espèce serait de réduire les fonds américains destinés au redressement européen. C'est ce qu'a dit le « généreux » président Truman qui a, en outre, insisté pour que l'aide aux pays arriérés soit appliquée.

Redressement européen ? Oui, si l'on en juge le budget militaire de la France.

Aide aux pays arriérés ? Oui, si l'on tient compte de l'aide apportée par la France à l'Indochine.

Le « généreux » Truman doit être satisfait de sa succursale « Queuille, Rantanplan Marshall et Cie ». Quant à la reconstruction, elle reste en plan... Mystère et pacte Atlantique !

MATIGNONNAGES

Après le rapport édifiant de la cour des comptes une « commission des gaspillages » avait été nommée. On parlait fort de sanctionner sans pitié hauts fonctionnaires et ministres et ceux-ci n'en menaient pas large.

Depuis, cela fait cinq mois, beaucoup d'eau est passée sous les ponts.

La semaine dernière le Conseil de Cabinet a entendu Robert Lecourt, ministre de la Justice. Robert Lecourt, un peu court, un peu juste... et le bilan de la Commission des gaspillages s'est traduit par 760 révocations et 648 poursuites.

Mais hauts fonctionnaires et ministres respirent à pleins poumons. Ce sont de petits saints. Tant mieux.

Il y a bien Félix Gouin (à ne pas confondre avec mon ami Félix le Chat !) qui doit paraître devant le tribunal mais c'est devant le tribunal de son parti, la S.F.I.O. Un règlement de comptes en quelque sorte, rien à voir avec la Cour des comptes.

DE L'AIR... DE L'AIR !

Cette rue
autrefois on l'appelait la rue du [Luxembourg
à cause du jardin
Aujourd'hui on l'appelle la rue Guy-[nemer
à cause d'un aviateur mort à la [guerre
Pourtant
cette rue
c'est toujours la même rue
c'est toujours le même jardin
c'est toujours le Luxembourg
Avec les terrasses... les statues... les [bassins
Avec les arbres
les arbres vivants
Avec les oiseaux
les oiseaux vivants
Avec les enfants
tous les enfants vivants
Alors on se demande
on se demande vraiment
Ce qu'un aviateur mort vient foutre [là-dedans.

On se demande aussi ce qu'est venu foutre le nom du général Leclerc avenue d'Orléans ! Jacques Prévert va-t-il ajouter un nouveau poème à ses « Histoires » pour dire toute notre tristesse de voir transformer Paris en cimetière ?

LE CHAT BOTTE.

Comité National de Propagande

RÉUNION

Mardi 28 Juin, à 19 heures

Quai de Valmy

Préparation de la Fête Champêtre

C. L. E.

Dernière causerie-débat de l'année, MERCREDI 29 JUIN à 20 h. 45, café de la Gare, 3, place Saint-Michel : « Souvenir du Congrès anarchiste d'Amsterdam (1907 » par MONATTE.

FEDERATION ANARCHISTE

145, quai de Valmy. Permanence de 9 h. à 12 h. et de 14 à 19 heures

LA VIE DES GROUPES

Militants de groupes ! Demander nos listes de souscription pour le *Lib* ! Faites-les circuler !

ATTENTION

En raison du peu de place qu'offrent les quatre pages du **Libertaire**, les communiqués concernant les réunions intérieures des groupes seront supprimées (sauf circonstances exceptionnelles : naissance d'un groupe, par exemple) à partir du premier numéro du mois de juillet.

Par contre, une place plus importante sera donnée aux activités extérieures des groupes et des régions, conférences, meetings, débats, fêtes, etc...

C'est en effet par l'intermédiaire de ces conférences causeries, etc... que les sympathisants sont amenés à rejoindre les groupes spécifiques, alors qu'il est très rare qu'ils rejoignent directement un groupe à l'occasion d'une réunion privée qui d'ailleurs en principe est fermée aux non-militants.

8e REGION

Lyon. — La C.A. de la 8e région se réunira le 25 juin, à 20 h. 30, au siège du groupe Lyon-Centre. Les camarades Lavorel, Dubois, Masueuf, Tardif, Groëll, Novero, sont particulièrement invités. — Ladet.

*

Lyon-Centre. — Permanence tous les samedis, Café Bon Accueil, 71, rue de Bonnel, de 16 à 19 heures.

*

10e REGION

Mazamet, Castres et environs. — Tous renseignements à F. Dumas, 2, rue du Moulin, à Mazamet, Tarn.

*

12e REGION

12e Région. Marseille. — Les Secrétaires de Groupes de la 12e Région, sont invités à notre Réunion du dimanche 3 juillet, à 9 h. 30, à notre siège, 12, rue Pavillon (2e étage). Ordre du jour très important.

*

Marseille. — Le groupe du Centre se réunit tous les mardis à 19 heures au local habituel, présence très nécessaire de tous.

*

13e REGION (F.A.)

Alger. — Permanence tous les dimanches de 10 h. à 12 h., Bar « la Cigogne », arrêt Nelson. Tous renseignements écrire à Doukhan, 6, rue du Roussillon, Alger.

Conférences-Débats

2e Région

Paris-Est. — Vendredi 24 juin, à 20 h. 30, 65, boulevard de La Villette : Continuité de l'Internationale Anarchiste, par Hem Day.

*

GROUPE LOUISE-MICHEL (18e). — Jeudi 23 juin 1949, à 20 h. 30, 20, rue Léon (Olympic), sous-sol. Orateur : Revèle.

*

Groupe Louise-Michel (18e)

Les travailleurs habitués à nos fêtes connaissent le dynamique chansonnier Révèle.

Ce qu'ils ignorent, c'est que cet artiste est également un militant du mouvement de l'Abondance, préoccupé par les questions sociales.

Le Groupe Louise-Michel 18e invite tous les auditeurs et spectateurs de nos fêtes à la conférence-débat.

Jeudi 23 juin 1949, à 20 h. 30, 20, rue Léon (à l'Olympic), où notre ami Révèle traitera :

Les causes du désordre social et les moyens économiques d'y remédier.

LIBRE-PENSEE DE MONTMARTRE

Dimanche 26 juin, à 15 heures, manifestation annuelle à la mémoire du chevalier de la Barre. Rassemblement à 14 h. 45, square Clignancourt (Métro Jules-Joffrin). Nombreux orateurs de divers horizons politiques et philosophiques.

LE GROUPE LOUISE-MICHEL (18e), participera à la manifestation de la Barre. Les amis du « Libertaire » sont invités à venir appuyer les vendeurs du « Libertaire ».

Rendez-vous 14 h. 30, Métro **Jules-Joffrin.**

RÉUNIONS PUBLIQUES ET CONTRADICTOIRES

Cycle de Conférences du Groupe Sacco et Vanzetti

Palais de la Mutualité

Mercredi 29 juin, 20 h. 45

CONFERENCE EN YIDDISH

par Joseph COHEN

LE DESTIN DES JUIFS DANS LE MONDE

Jeudi 30 juin, 20 h. 45

*

CONFERENCE EN ANGLAIS

par TONY WELSH

ART ET SEXUALITE

Vendredi 1er juillet

L'ANARCHISME, SON EVOLUTION MODERNE

par FONTAINE

Le Groupe Sacco et Vanzetti termine ses conférences publiques et contradictoires par deux conférences en langues étrangères ; l'une d'elles est destinée à prospecter les milieux juifs et à attirer dans nos groupes les sympathisants qui ont pu rester isolés faute d'un effort de pénétration dans ce milieu. L'autre, en anglais, veut profiter de la présence de très nombreux Anglais et Américains à Paris en cette période, pour leur faire connaître nos idées et l'existence de groupes et publications anarchistes dans leur pays respectif. Une première réunion en anglais a permis de regrouper divers éléments et de créer un Groupe libertaire de langue anglaise à Paris.

Nous demandons aux camarades qui parlent anglais et yiddish de venir nombreux à ces réunions afin d'établir des liens fraternels entre nous tous.

PARIS-5e

Groupe Sacco et Vanzetti

Palais de la Mutualité
rue Saint-Victor
(métro : Maubert-Mutualité)
pour la salle
consulter le panneau d'affichage

Vendredi 24 juin, 20 h. 45

LE NEO-IMPERIALISME DES PAYS « ARRIERES »
(4e POINT TRUMAN)
par SAVOY

●●●

GROUPE DE COLOMBES

Grande réunion publique et contradictoire

Salle de la Justice de Paix
Mairie de Colombes

Vendredi 24 juin, à 20 h. 30

EGLISE ET ETAT : DEUX ENNEMIS DE L'HOMME
Orateur : Maurice JOYEUX

●●●

1re REGION

ABBEVILLE

Au monument du Chevalier de la Barre

Dimanche 26 juin, à 10 h. 30

Manifestation à la mémoire du Chevalier de la Barre

La Fédération Anarchiste sera représentée par notre camarade M. JOYEUX.

REDACTION-ADMINISTRATION
Robert JOULIN, 145, Quai de Valmy
Paris-10e C.C.P. 5561-76

FRANCE-COLONIES
1 AN : 500 FR. — 6 MOIS : 250 FR.
AUTRES PAYS
1 AN : 750 FR. — 6 MOIS : 375 FR.
Pour changement d'adresse, joindre 20 francs et la dernière bande

CULTURE ET RÉVOLUTION

LES LIVRES

Le dernier roman de Victor SERGE :

"L'AFFAIRE TOULAEV"

par René MICHEL

Nous mourrons tous sans savoir pourquoi nous avons tué tant d'hommes en qui résidait notre force la plus haute ». Ainsi pense Fleischman, haut fonctionnaire de la Sûreté soviétique, méditant sur ce qu'avait été l'affaire Toulaév. Ainsi se marque l'apparente absurdité — apparente parce qu'il y a une logique de l'absurde — de la liquidation d'un certain nombre d'hommes, tant des opposants antibureaucratiques de la « vieille garde » bolchevique que des chefs fidèles de la police politique stalinienne, voire d'épaisses brutes, bureaucrates galonnés, pour qui l'essentiel est de ramper et de sentir à temps les variations de la ligne politique du Parti. Tous ces hommes, puissants cerveaux ou crétins parfaits, idéalistes ou profiteurs épais, membres de la phalange déjà presque détruite par « l'épuration » des anciens révolutionnaires ou thermidoriens soiffards et sensuellement brutes, tous ont été impliqués, inexplicablement rassemblés par la logique des dossiers secrets, dans le « complot » qui amena l'assassinat de notre « grand (parce que mort) camarade Toulaév ». Si l'on ajoute qu'en fait l'assassinat (ou plutôt l'exécution justicière) de l'homme des déportations et des épurations universitaires a été l'acte terroriste purement individuel, presque irréfléchi, accidentel, d'un jeune communiste isolé, Kostia, et que le prétendu « complot » qui aboutit à des remous dans la hiérarchie par des promotions et des liquidations n'a donc jamais existé que dans la tête — et encore : ils ne savaient plus eux-mêmes — de quelques chefs politiques et inquisiteurs qui ont noué un à un une série de fils absurdes, tant pour sauver leur peau que pour se débarrasser d'un certain nombre de figures gênantes, on aura rassemblé les éléments principaux de « l'Affaire Toulaév » qui déroule pendant près de quatre cents pages sa trame souterraine et saisissante. (1)

Nous ne nous attarderons pas sur tous les aperçus que nous livre l'ouvrage parce que signaler ce qui vaut d'être cité serait l'écrire de nouveau dans son intégralité. Nous nous contenterons d'en examiner quelques aspects particuliers, et nous tenterons d'en dégager, tant la conclusion qu'il renferme que celle qu'on peut en tirer.

STAFAN LE TROTSKYSTE combat en Espagne. Ses paroles atteignent à une vue générale du Stalinisme précisément *parce qu'il n'est pas dans l'appareil*, l'appareil qui rend absurde et fou, l'appareil qui fait renoncer l'homme à sa propre pensée (« Pourquoi avons-nous tué tant d'hommes qui étaient notre force », se demande Fleischman le policier — et puis, il se hâte de ne plus penser). « Autrefois, une frontière visible divisait la société ; sur cette frontière, on se battait, on pouvait vivoter paisiblement, sans trop d'illusion ni de désespoir, selon l'époque. Les régimes établis avaient leurs maladies, bien connues, leurs tares originelles, leurs crimes naturels faciles à dénoncer. Les classes ouvrières réclamaient du pain, des loisirs, des libertés, de l'espoir... Les hommes les meilleurs des classes possédantes se retournaient contre cette société. Réaction contre révolution, quel beau schématisme ! Quelle netteté ! Aucune erreur n'était possible, quand on se mettait d'un côté de la barricade. Ici les camarades, là l'ennemi... Aujourd'hui, tout est brouillé. Une autre réaction, plus dangereuse que l'ancienne parce qu'elle est née de nous-mêmes, parle notre langage, s'assimile nos intelligences et nos volontés, s'est révélée dans la révolution victorieuse, avec laquelle elle entend se confondre... Marx et Bakounine vécurent au temps des problèmes simples ; ils n'avaient pas d'ennemis derrière eux. » « Leur plus redoutable force vient encore de ceci, que la plupart d'entre eux croient eux-mêmes continuer la révolution en servant une contre-révolution nouvelle, telle qu'il n'y en eut jamais jusqu'ici, installée dans les appartements mêmes où travailla Lénine. »

Contre-révolution à l'intérieur signifie politique contre-révolutionnaire à l'extérieur. Stefan déclare aussi, tremblant pour le peuple espagnol :

« L'U.R.S.S. du chef génial ne craint rien tant qu'une jeune révolution vivante. Elle nous sèvre d'armes et nous poignarde doucement. Nous ne sommes peut-être pour son chef qu'une pièce sur l'échiquier... »

Stefan, fait prisonnier par traîtrise par les Staliniens, est amené en Russie comme inculpé... dans l'affaire Toulaév ! Et, comme lui, d'autres hommes autour desquels le vide se fait, car il serait dangereux de les fréquenter, de les approcher — jusqu'au jour de leur arrestation — Et, à côté de l'affaire Toulaév, d'autres procès, d'autres liquidations : « Nous avons éliminé jusqu'ici, d'après les statistiques vieillies des bulletins du C. C., entre 62 et 70 pour 100 des fonctionnaires, administrateurs et officiers communistes — ceci en moins de trois ans, soit sur 200.000 hommes environ, représentant les cadres du parti, entre 124.000 et 140.000 bolcheviks. Les données fournies ne permettent pas de préciser la proportion des fusillés par rapport aux internés des camps de concentration, mais à en juger par l'expérience personnelle... Il est vrai que la proportion des fusillés est particulièrement élevée dans les cercles dirigeants, ce qui fausse sans doute ma perspective... », déclare Konchatiev, le vieux bolchevik.

Les procès ; les aveux des procès : pourquoi ? Pourquoi des révolutionnaires authentiques vinrent-ils à la tribune s'accuser de trahison ? Pourquoi se traînèrent-ils dans la fange ? Il y a eu, certes, l'épuisement dont parlait Koestler ; il y a eu, certes, le chantage sur la vie des parents, des familles (on arrête automatiquement les proches des accusés), mais, par-dessus tout, il y a ceci : la vieille garde bolchevique ne veut pas *faire le jeu de l'Occident capitaliste* en dénonçant l'iniquité des procès ; pour elle, Staline, le traître, est encore un des siens, et qui résume non seulement la contre-révolution mais peut-être aussi ce qu'on peut sauver de la révolution. C'est cette vue essentiellement fausse que théorisera Trotsky (la bureaucratie soviétique progressive en ce qu'elle défend la propriété collective !)

En tous cas, il y a là un infantilisme des Bolcheviks vis-à-vis du parti et de l'Etat — une sorte d'aliénation monstrueuse, qui fait tendre aux lions révolutionnaires le cou sous la hache de la contre-révolution, parce que c'est le parti bolchevik ! l'Etat bolchevik qui tiennent le manche. Le messianisme révolutionnaire des Bolcheviks de la vieille époque a trouvé son complément dans un mysticisme de « l'essence pure du Bolchevisme » — qui se refuse à croire, en dépit de tout, que le Bolchevisme soit devenu l'incarnation de la contre-révolution et son triomphe.

Certes, Serge ne développe pas ces considérations ; mais les faits parlent. A travers le Stalinisme, c'est le bolchevisme dans son ensemble, l'idée du parti révolutionnaire dictatorial, qui est en cause. Trahison en Russie, en Espagne, ailleurs — voilà le fruit des tentatives de réaliser la liberté par la dictature. L'héritage révolutionnaire, au lendemain d'une telle expérience, et pour autant qu'on veuille en tirer les leçons, revient à l'Anarchisme.

(1) Editions du Seuil.

Un éducateur populaire : FREINET

par Gilbert LAMIREAU

DANS un récent numéro du *Libertaire*, notre ami K. Duval a très intelligemment posé « *le cas Freinet* ». Je voudrais simplement, aujourd'hui, apporter des documents, pour la plupart inconnus du public, à cette affaire qui ne doit pas laisser les libertaires indifférents.

En agissant ainsi, notre but n'est pas de créer une division au sein de la Coopérative de l'Enseignement laïc au sein de laquelle règne — et règnera — une fraternité solide qui a pour base le travail et le souci commun de libérer l'enfant.

Néanmoins, nous devons constater que les organisations dites « de gauche » organisent autour de Freinet et de ses techniques une conspiration du silence pour le moins bizarre. Quant à l'Administration, si elle reconnaît maintenant en Freinet un pionnier de l'Education nouvelle, tout porte à croire que son attitude est dictée par les événements dont elle n'est pas maîtresse car elle ne fut pas toujours aussi obséquieuse !

Beaucoup de pédagogues — et a fortiori le grand public ! — ignorent les débuts difficiles de Freinet et tout ce qu'il lui a fallu d'initiative, de sacrifice, d'entêtement et de renoncement pour parvenir à mettre sur pied la Coopérative de l'Enseignement laïc.

Nous voudrions aujourd'hui extraire du Bulletin syndical des Alpes-Maritimes de 1933 les lignes suivantes se rapportant aux *luttes* que Freinet dut mener lorsqu'il enseignait à Saint-Paul.

*

Tout le village était sur pied. On sentait que des événements graves allaient se produire.

Vers 7 h. 30, les groupes arrivent ; les parents « pour » se pressent auprès du portail ; les parents « contre » se tiennent un peu plus loin, devant l'église. Les petits grévistes sont habillés de neuf ; ils n'ont pas de cartable ; on sent qu'il ne s'agit point d'une rentrée.

Des habitants débouchent devant l'église et se massent devant la mairie. Deux gendarmes de Vence s'y rendent aussi, mais se gardent bien de se mettre en rapport avec Freinet, et de l'avertir de l'imminence d'une démonstration dont ils connaissent les détails. Il leur suffit de discuter longuement et amicalement avec l'adjoint — un ancien gendarme — et avec les manifestants. Ils feront pire, comme on va le voir.

Huit heures moins dix...

Selon le plan de défense dressé, Freinet ouvre le portail. Quatorze élèves — la moitié de l'effectif exactement — entrent dans la cour, fiers et crânes, et, détail caractéristique, se précipitent aussitôt vers le bûcher pour se saisir de bûches en guise de gourdins. « Qu'ils y viennent ! »

Pendant ce temps, de chaque côté de la grille, les parents d'élèves font la police, poings fermés. Mais personne ne bouge... M. le maire n'est pas encore arrivé... Il faut l'appui de l'autorité pour donner du cran à ces manifestants...

Heureusement, le maire est en retard. Il est huit heures. Freinet déclare la rentrée effectuée et ferme le portail à clé. Les enfants entrent en classe et commencent aussitôt le travail. Mais on n'y allait pas de grand cœur, car on attendait les événements.

8 heures 5. Devant la mairie, la manifestation s'organise. On essaie de se mettre en rang. Dix fois de suite, on rassemble les enfants qui s'éparpillent. Mme Larcher donne les suprêmes conseils. Tout est prêt ! Le maire passe en tête et dit : En avant !

Les enfants ouvrent la marche et, se bouchant les oreilles, soufflent comme des sourds dans les sifflets qu'on leur a distribués. Les femmes, nerveuses et vindicatives, viennent au second rang, et les hommes en dernier renfort.

La manifestation approche de la grille ; les sifflets roulent plus que jamais, puis les cris dominent le tout.

— A Moscou ! communiste ! bandit ! salaud ! sortez-le !...

Freinet continue sa classe ;

— Quand ils auront fini de siffler et de crier, ils s'arrêteront bien, dit-il aux enfants apeurés et énervés.

Sur le balcon, bras croisés, Mme Freinet domine la foule déchaînée. Les insultes montent vers elle sans troubler en rien sa placidité. Alors, en bas, les femmes donnent de la voix ; les cris redoublent. Le maire, debout contre le portail, excite la foule par son impuissance à pénétrer plus avant.

Tout à coup, dans sa classe, Freinet devine un danger. Une fenêtre donne sur la ruelle où sont massés les manifestants. Freinet, méfiant l'a bien fermé certes. Mais des mains hargneuses secouent les volets, font sauter le crochet. Il n'y a plus que les vitres. Le danger se précise. La foule va envahir la classe par la fenêtre. L'instant est tragique. Freinet est bien décidé à défendre ses élèves. Il croit cependant nécessaire de faire une dernière sommation.

Il sort hâtivement devant le portail, à un mètre des gueules exorbitées et vociférantes. Et là, sans parvenir totalement à dominer le tumulte, il crie :

— Je tiens à prévenir les manifestants. J'ai là sous ma garde quatorze enfants. Je les défendrai coûte que coûte. Et si quelqu'un pénètre dans les locaux, voilà !...

Et Freinet sort de sa poche un revolver et le montre à la foule.

Il retourne dans sa classe, juste à temps pour voir Mme Cauvin, qui n'a pas d'enfant à l'école enfoncer une vitre d'un coup de tête et essayer de sauter dans la classe en criant :

— Il faut qu'on entre... Laissez-moi passer, et, toute seule, je le mets en morceaux.

L'adjoint, ancien gendarme, l'arrache de la fenêtre en lui disant, effrayé :

— Malheureuse ! Qu'allez-vous faire ?

Les vitres volent en éclats, atteignant les enfants qui étaient à la table d'imprimerie à un mètre de la fenêtre. Ils se sauvent tous vers la porte. Calmement, Freinet les conduit dans sa cuisine et ferme toutes les portes pour rendre plus difficile l'invasion qui se prépare. Les enfants sont en sûreté.

Sur le balcon, Mme Freinet, impassible, continue à observer et à surveiller la manifestation.

Il est 8 h. 15. Les deux gendarmes arrivent enfin au portail.

Par quel hasard, ou quelle complicité, ne se sont-ils point trouvés à l'endroit vulnérable, alors qu'ils avaient assisté, d'accord avec le maire, au départ de la manifestation ? Avaient-ils ordre de laisser faire, espérant que les secrets désirs de la Préfecture s'accomplissent.

Toujours est-il que les gendarmes sont délibérément arrivés après la bataille, et que, sans l'énergie de Freinet, des événements irréparables auraient pu se produire dans une salle de classe occupée par la moitié de l'effectif scolaire, et envahie par ordre du maire, avec la complicité de la préfecture et de la force publique.

Les cris continuent : n'osant plus toucher la grille ni la fenêtre, on essaye de prendre d'assaut la maison par un autre côté, et c'est à ce moment-là, sans doute, que, ayant vu Freinet fermer la fenêtre de la cuisine pour protéger les enfants contre les jets de pierre on a fait courir le bruit absurde, complaisamment exploité par la presse, que Freinet avait essayé de s'enfuir en descendant par une corde.

Une mère de famille, Mme G..., énergique et digne, garde le portail pour protéger son fils qui est dans l'école. Le maire la tire brutalement :

— Partez de là ! Votre place n'est pas ici... vous n'êtes pas Française !

Et un gendarme, toujours prêt à appuyer le maire, ajoute :

— Vous êtes étrangère... Ah ! si c'est vrai, retirez-vous !...

— Eh bien ! je m'y mets, moi, crie un père de famille, et je suis Français. Que quelqu'un m'arrache de là !...

Une bousculade s'ensuit, Mme G... tombe, projetée au sol par Mme C..., celle-là même qui venait d'enfoncer les vitres de la classe. Mme G... ramasse un caillou et le jette en pleine figure de l'assaillante qui va se faire soigner au médecin.

9 heures 45 : récréation !

Les élèves descendent dans la cour sous la conduite de Freinet qui, crânement et calmement, fait les cent pas devant la grille.

Les hurlements redoublent.

Les petits grévistes, soigneusement stylés, donnent un triste spectacle. Ces enfants qui, au début de l'affaire s'étaient rapprochés encore de leur maître, profèrent maintenant les injures les plus ordurières à son adresse, sous le commandement du maire, qui, de temps en temps, leur commande : Criez : communiste ! ou criez : A Moscou !

Les sifflets ne sifflant plus, les femmes vont chercher des casseroles pour leurs enfants, de vieilles ferrailles, un clairon bosselé. Le curé — qui sortait de dire une messe de mort, mais y a-t-il quelqu'un de plus bassement sacrilège que le curé de Saint-Paul ? — le curé prête aux enfants les crécelles sacrées du Vendredi-Saint.

Et, jusqu'à midi, ce triste spectacle se poursuit, au grand ahurissement des visiteurs.

Etrange coïncidence : Mme Ley, collaboratrice du Docteur Decroly, énergique et tenace, insiste au portail. Elle connaît l'œuvre de Freinet, elle admire son effort ; elle est venue à Saint-Paul pour rendre visite au créateur de l'Imprimerie à l'école. Le maire — de quel droit ? — lui interdit l'entrée.

Quelques peintres, des écrivains, hôtes de marques de Saint-Paul, assistent écœurés à cette coalition de la bêtise contre un effort émancipateur. Hélas ! ils sont étrangers... ils ne peuvent serrer les poings.

Freinet, enfin débloqué, pouvait envoyer un commissionnaire pour alerter l'Académie, la Préfecture, les syndicats ouvriers, les organisations politiques.

Et voilà un bref épisode de la lutte implacable menée par Freinet contre l'obscurantisme des uns et le fanatisme des autres ; lutte qui devait se prolonger par le *déplacement d'office* de l'instituteur Freinet.

Certes, des esprits sectaires pourraient observer que le village de Saint-Paul était avant tout dressé contre un instituteur communiste. Mais nous n'accepterons pas un tel argument de haine et pour nous, libertaires, il n'est aucune excuse pour les atteintes à la liberté individuelle. Même lorsque ces atteintes sont dirigées vers les membres d'un parti autoritaire.

Mais qu'on songe aussi que ceci se passait en 1933, c'est-à-dire à l'époque où le parti communiste se proclamait encore internationaliste et défaitiste ; c'était le temps où « L'Avant-Garde » conspuait les « gueules de vaches » et où Aragon « conchiait l'armée française » !

Dans son article, notre camarade K. Duval présentait Freinet comme un « amant de la liberté ». Je ne pense pas, quant à moi, que Freinet ait subi les fluctuations de la politique stalinienne et je crois, comme beaucoup de camarades de la Coopérative de l'Enseignement laïc que Freinet demeure avant tout un individu d'élite, un éducateur d'avant-garde dont le seul souci est de libérer l'enfant et l'école.

Je suis également persuadé que si demain, un gouvernement, *même stalinien*, prétendait *imposer* un système d'éducation basé sur la contrainte et le mépris de l'individu, nous trouverions Freinet à nos côtés, fidèle jusqu'au bout à son idéal intérieur qui est, répétons-le, profondément libertaire et communautaire.

Réponse aux Jacobins

Au moment où M. Aragon présente aux travailleurs staliniens son dernier ouvrage « Les Communistes », nous pensons qu'il est opportun de rappeler un poème de « feu » Aragon.

Allons enfants
de
la...
Mais je vous demande un peu ce que la
[patrie a
à voir avec ce grand partage du monde
entre quelques-uns et l'énorme troupeau
[dépossédé
qui chante — en russe — d'ailleurs, ici.
Debout peuple travailleur le jour de gloire
est t-a-rri-vé.
Et toi la Gloire, maintenant ta Gueule.
Il s'agit bien de la gloire au coin des rues
quand la mitrailleuse attaque
tac, tac
le trottoir,
quand il s'agit de ma peau, de la tienne
d'avoir
la leur parce qu'il n'y a pas de patience
[qui tienne
et qu'il faut être les plus forts nous les
[fauchés
et la faux passe et nous en mordrons
l'acier avec nos dents nous arracherons
les servants de la pièce et nous retournerons
la mort sur la mort et leur chanson sur les
[chanteurs
Allons enfants
où en étais-je
Contre nous de la tyranie,
l'étendard
sanglant est levé.
Ah ! quel dommage. Ah ! quel dommage
[véritablement
que tyrannie ait le nez grec
un pied de moins par dessus le marché
que cette démocratie
dont aussi
l'étendard-ard sanglant est levé.
Entendez-vous dans nos campagnes
mugir ces féroces soldats
et dans nos villes donc
et dans leurs villes
les voyez-vous les flics, les bourres, les gar-
[des mobiles
et les fils à papa qui ont très longuement
[appris
à jouer de la matraque et du révolver en
[pensant aux grévistes.
Les voyez-vous dans les faubourgs ?
Les voyez-vous dans les usines,
sur les ponts, aux nœuds stratégiques de
[Paris
aux bouches de colère du métro, partout
les hommes à nerfs de bœuf du capital
qui veillent à ce qu'il n'y ait ni scandale,
[ni révolte
dans le bordel où le prolétariat doit se
[vendre comme une putain.
Les voyez-vous les maquereaux aux gants
[blancs qui sourient
à l'abri des chevaux et des gardes casqués.
Ils viennent jusque dans nos bras
égorger nos fils et nos compagnes.
Souviens-toi de soixante-et-onze
et du parapluie hystérique, de leurs femmes
crevant les yeux des communards sur le
[doux pavé de Versailles
et l'entrée à travers l'ouest, complice des
et l'entrée à travers l'oust, complice des
[soudards
Paris comme une claie immense, et les
[charniers
de Mai pourrissant sous la clameur du
[meutre et de l'ivresse
et l'hallali qui sonne au Père
Lachaise.
La tombe est prête et l'enfant tombe
sur sa mère. C'est encore
la Marseillaise avec les soldats de Fourmies
la Marseillaise avec ceux de Draveil
la Marseillaise aux colonies
la Marseillaise du comité des Forges
la Marseillaise de la sociale-démocratie
la Marseillaise, la Marseillaise
chapeau bas, ta casquette toi pendant
la Marseillaise [qu'on joue
aux orties
d'ailleurs, ta casquette, mets ce casque
et prends ce fusil.
Histoire de t'apprendre à vivre
quatre ans de Marseillaise avec
les pieds dans la merde et la gueule en sang
Marseillaise de Charleroi,
Marseillaise des Dardanelles,
Marseillaise de Verdun,
Marseillaise du chemin des Dames.
Je salue ici
ceux qui se mutinèrent au chemin des
[Dames,
en mil neuf cent dix-sept,
je salue ici
ceux qui surgirent de la boue avec
à la bouche un grand cri
et tournèrent leurs armes du côté de la
[Marseillaise
en ceux qui firent feu
sur eux
sont encore de ce monde.
Je salue ici
les ouvrières de Saint-Etienne qui se sont
[couchées
en travers des rails pour arrêter les trains
porteurs d'hommes et d'obus cahotants de
[chants et de cocardes
et que les trains écrasèrent.
Je salue ici
le Prolétariat contre la Guerre
pour la transformation de la guerre
en Révolution.
Je salue ici
l'Internationale contre la Marseillaise.
Cède le pas, O Marseillaise
à l'Internationale car voici
l'Automne de tes jours, voici
l'Octobre ou sombrent tes derniers accents.
Aux armes citoyens.
Qui parlent — Des généraux, des mar-
[chands, la police.
Formez vos bataillons.
Nous vous connaissons gendarmes.
Marchons, marchons, eh bien ! qu'ils
[marchent
Nous les attendons, Camarades
vous êtes tous des ouvriers, des paysans,
[des travailleurs.
C'est contre vous, c'est contre nous qu'ils
[vont, qu'ils marchent.
Soyons unis. Dans l'action, pas de pitié.
Ils reviendront toujours les plus forts. Vous
[souvient-il
comment ils ont tué Sabattier ?
Soyez unis les voilà que chant-ils, les
[vaches ?
Qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.
On va bien voir lequel est le plus rouge
du sang du bourgeois ou du sang de
[l'ouvrier.
Debout
peuple travailleur,
Debout
les damnés de la terre.

ARAGON,
Moscou 1934.

La fête de la Région Parisienne

GRACE à nos amis, les artistes de cabaret et de la radio qui ont répondu à notre appel et se sont dérangés bénévolement — notre fête a été une belle réussite.

Dès 21 heures, la Salle Susset est comble. C'est notre ami Gaston Gassy, accueilli par une salve d'applaudissements, qui avec sa verve habituelle, présente le spectacle. Notre bonne camarade Nicole Ratte, avec sa maëstria coutumière, tient le piano et tour à tour, défilent chansonniers, danseuse, diseuse, chanteuse réaliste, tous excellents, tous émouvants, ou spirituels ou comiques.

C'est d'abord Michel Renault, un chanteur de charme, qui ira loin. Lysinia, la ballerine douée d'une grâce aérienne, puis Raymonde Delcambre, la jeune divette, qui nous détaille quelques extraits d'opéra-comique. Mais voici Jacques Grello, le chansonnier, le poète, le diseur. Encore une fois, il nous a ravi, comme nous a ravi Jane Gardon, une chanteuse réaliste magnifique, trop peu connue : une seconde Damia. Notre camarade Révèle, par sa truculence, son entrain, déchaîne le rire et Paulette Chardin, exquise chansonnière de la Vache Enragée, nous émeut profondément. Ensuite vint André Rochel, le talentueux artiste du Caveau de la République, puis Léo Noël qui, avec sa magistrale interprétation de poème de J. Prévert et sa magnifique chanson : le gros Jim, souleva la salle.

N'oublions pas Charles Bernard, du Caveau ! Avec sa satire sur Rita et Ali, il a su déchaîner le rire comme personne. Enfin, pour terminer cette magnifique soirée, Cora Vaucaire, de la Radio, Cora Vaucaire la délicieuse, en des œuvres de J. Prévert, avec de vieilles chansons qu'elle détailla avec un art inimitable, nous tint sous son charme pendant un moment hélas ! trop court.

Alors ce fut le bal. Et jusqu'à l'aube, les couples dansèrent au son d'un excellent orchestre.

Belle fête, ambiance libertaire, franche gaieté, camaraderie. Merci à tous, merci à nos amis les artistes, d'avoir si bien aidé la cause libertaire.

ÉTUDES ANARCHISTES

N° 3 EST PARU

SOMMAIRE

Possibilités et faiblesses de l'anarchisme.
Holley Cantine.

Le vieillissement du syndicalisme.
Joyeux.

Planisme ou Spontanéité.
Fontaine.

De l'Existence à la Révolution.
René Michel.

La leçon d'Azerbaijan.
X. X.

Le numéro ..... 40 fr.
Abonnement pour 10 *n°s*.. 350 fr.
Abonnement pour 5 *n°s*.. 175 fr.

Le n° 4 paraîtra dès les premiers jours de juillet.

Lisez la brochure :

L'ANARCHISME et L'ABONDANCISME

par Gaston LEVAL.

De présentation soignée, elle sera dans vos mains une arme efficace de propagande, une source de renseignements sérieux. Lue dans les milieux abondancistes, elle éveillera sympathies, compréhensions et même adhésions à nos idées.

Son *prix de vente* est fixé à 20 francs. Franco 30 fr.

Adressez les commandes à Robert JOULIN, 145, quai de Valmy, Paris (10e), C.C.P. 5561-76.

TARIFS

Par 10 *brochures:*	180 *fr. franco.*	
» 25 »	405 *fr.* »	
» 50 »	790 *fr.* »	
» 80 »	1.225 *fr.* »	

Ajouter 40 fr. à chaque envoi si vous désirez que le colis soit recommandé.

LIRE ET S'INSTRUIRE

Cette semaine vous pourrez lire...

HAN RYNER : Déterminisme et libre arbitre	30 »
VICTOR HUGO : Ils vendent Jésus-Christ	30 »
» Le Christ au Vatican	22 »
MUSSOLINI : L'homme et la divinité	35 »
LANGEVIN et LORULOT : La Libre-pensée et la science	25 »
S. FAURE : Les crimes de Dieu	30 »
M. DEVALDES : La maternité consciente	90 »
A. LORULOT : La véritable éducation sexuelle (réédition)	345 »
D. DIDEROT : La Religieuse	195 »
X... : Les livres secrets des confesseurs	295 »
VERGNAUD : Histoire sincère des Religions	180 »
VOLTAIRE : Terrassons l'infâmie	130 »
HAN RYNER : Le Père Diogène	90 »
» L'amour plural	90 »
» Les Apparitions d'Ahasverus	90 »
Abbé J. CLARY : La révolution prochaine	130 »
LESSING : L'irreligion de la Science	210 »
P. J. PROUDHON : Le Christianisme et l'Eglise	40 »
A. JOUENNE : Une expérience d'éducation nouvelle	90 »
G. W. FOOTE : Histoire des vierges mères	80 »
L. FRATERRETO : Sottises et erreurs du catéchisme	55 »
LA REVUE : Idée libre	20 »
Etudes Anarchistes n° 3	40 »

Prière d'ajouter 40 fr. si vous désirez que votre envoi soit recommandé. Nous ne répondrons pas des pertes postales, si le colis n'est pas recommandé. Tou les envois de fonds doivent parvenir à JOULIN Robert, 145, quai de Valmy, Paris-X^e. C.C.P., 5561-76.

LOUIS HOURTICO

ENCYCLOPÉDIE DES BEAUX-ARTS

Architecture — Sculpture — Peinture — Arts Décoratifs

Cet ouvrage comprend :
Un dictionnaire des beaux-arts.
Une histoire générale des arts.
Un musée des beaux-arts.
Il est illustré de 130 planches hors texte et de 1.600 gravures dans le texte.
Deux volumes. Etat neuf. Franco : 5.600 fr.

ON POURRA DIFFICILEMENT SAUVER LE SYNDICALISME

LA semaine dernière, nous indiquions quelques-unes des solutions qui sont actuellement proposées pour redresser l'organisation syndicale. Il en est d'autres.

Nos camarades de la C.N.T. pensent que la solution consiste à redonner au syndicalisme son caractère originel.

Le cartel d'unité d'action syndicaliste semble s'inspirer d'une part des méthodes gestionnaires chères à nos amis du *Maine-et-Loire* tout en tentant un effort en vue du retour aux solutions préconisées par la C.N.T., d'autre part son organisation à l'intérieur des centrales syndicales existantes est une véritable réforme de structure qui s'apparente avec les préoccupations de mon correspondant du *Gard*. On peut donc dire que les solutions du *comité d'unité d'action syndicaliste* sont une synthèse des solutions proposées actuellement.

Que peut-on attendre de tous ces efforts apparamment dispersés mais s'orientant vers un but commun ? C'est à cette question que je voudrais essayer de répondre brièvement.

Les solutions à caractère gestionnaire et coopératif que nous proposent l'*U.D. du Maine-et-Loire* (F.O.), et que l'on pourrait qualifier de réforme du syndicalisme par l'intérieur, nous semblent vouées à

par Maurice JOYEUX

l'échec. Nous ne pensons pas que les coopératives soient viables en régime capitaliste et les essais communautaires actuels ne sont pas assez probants pour effacer la longue suite d'échecs qui, depuis *Victor Considerant, Cabet*, etc., ont émaillé ces tentatives.

La solution présentée par le camarade du *Gard* nous paraît plus séduisante ; nous pourrions la classer dans la catégorie des réformes de structure. Il est vrai que le syndicat unique par localité mettrait fin à l'égoïsme corporatif. Il est vrai qu'il pourrait impulser un « syndicat de consommateurs ». Il semble, toute fois, que sa création est conditionnée par une évolution morale de la classe ouvrière. Or, nous ne pensons pas que cette évolution soit possible sans qu'une transformation révolutionnaire ait rendue la morale utilitaire actuelle caduque. le syndicat local unique nous paraît plus comme un élément d'organisation de la société future que comme un moyen de redressement syndical.

Il est certain que le retour au passé (à la condition que le passé soit aussi mirifique que l'on veut nous le faire croire, ce dont je doute !), préconisé par la C.N.T., ne correspond plus aux réalités actuelles. Les mauvaises habitudes, lentement introduites dans le mouvement syndical, ont changé le sens des mots destinés à fixer les valeurs du mouvement. La masse des travailleurs entend, lorsqu'on parle de syndicalisme, tout autre chose que ce qu'entendent nos camarades de la C.N.T. Pour l'ouvrier, la phase révolutionnaire ne reste que comme toile de fond destinée à donner du relief à la revendication immédiate. Au cours de ce dialogue de sourds, les anarcho-syndicalistes se heurtent à un mur qu'ils auront bien du mal à enfoncer.

Le cartel d'unité d'action syndicaliste aurait pu fondre en lui toutes ces forces et toutes ces faiblesses. Malheureusement il s'est heurté dès son début à des particularités de clan qui ont limité son efficacité. Tout se passe comme si les syndicalistes se trouvaient dans l'impossibilité d'élever leur compréhension à la hauteur des circonstances tragiques dans lesquelles se débat le mouvement syndical.

On peut donc douter des possibilités de redressement du mouvement syndical plus sûrement mené à sa perte par le mal interne qui dévore le syndicalisme révolutionnaire que par l'évolution réformiste des centrales politisées. Les efforts actuels n'en sont pas moins fructueux. C'est à la lueur de ces expériences que les travailleurs dégageront les grandes lignes de l'organisation que la nécessité les poussera à créer demain.

Les travailleurs, dégoûtés du syndicalisme, ayant perdu confiance en eux, ont surtout besoin d'une arme de combat dans l'efficacité de laquelle ils puissent avoir confiance.

LA GREVE GESTIONNAIRE PEUT ETRE CETTE ARME

Soyons sûrs qu'avec l'intuition aiguë qui lui est propre aux jours de fièvre, le prolétariat saura, le cas échéant, construire l'organisation de choc, l'organisation de rupture, l'organisation-support lui permettant d'employer cette grève de caractère nouveau avec le maximum d'efficacité.

(1) Voir dans le dernier numéro du « Libertaire » l'article intitulé : « Peut-on sauver le syndicalisme ? ».

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :-: La terre aux paysans

DANS LE LIVRE

Un Congrès pour rien

LA bataille engagée entre minoritaires et majoritaires au lendemain du referendum d'orientation (début de l'année 48) vient de se clôturer à Bordeaux où se tenait le XVII^e^ Congrès du Livre. Comme nous l'avions écrit et dit, ce fut le rapport moral qui servit de test et sur lequel se déchaînèrent les diverses tendances.

Les vainqueurs d'hier confirmèrent leur avantage malgré l'excellente défense des « autonomistes » guidés par Paris-Typos et Paris-Correcteurs. Au bout de deux jours de joutes oratoires parfois violentes le résultat était acquis et le Congrès pratiquement terminé : pour le rapport moral, 396 mandats ; contre : 30 et... 5 abstentions. Ont voté contre : les sections d'Agen, Fontainebleau, Méru, Versailles, Paris-Correcteurs et Paris-Typos. Se sont abstenues les sections de Moulins, Chartres et Aurillac.

Première constatation. — Les minoritaires malgré tous leurs efforts n'ont pas maintenu leur nombre de voix du referendum. Ils ne groupent plus qu'une dizaine de mille de fédérés. Cela est dû à l'âpreté de la réaction patronale et étatique actuelle, à une sensible perte d'effectifs, au manque de possibilités matérielles de leur propagande.

Deuxième constatation. — Certaines sections en désaccord avec l'orientation confédérale ont estimé pouvoir redresser la vieille Fédération du Livre en surveillant davantage son bureau national et en s'appliquant à réclamer le respect intégral des décisions des Congrès de Saint-Etienne et Bordeaux. Quitte à aviser si cela n'allait pas comme bon leur semble.

Le camarade Andanson, de Clermont-Ferrand, fut sous ce rapport le plus explicite, attaquant la C.G.T. comme aucun ne le fit et votant cependant le rapport moral.

Troisième constatation. — Le combat apparent fut engagé contre les « minoritaires » violents mais le combat réel opposait deux personnalités : Ehni, secrétaire général, et Largentier, secrétaire de la Chambre typographique de Paris. On le sentit bien lorsque, sûr de sa victoire, Ehni appela Largentier à un « mariage de raison ».

Finalement, statu quo. Avec des variations sur les revendications. Roger Paul (du Livre Parisien) fut, sous ce rapport, le seul « constructeur » du Congrès. Il présenta une motion où se retrouve une grosse partie des desiderata du Cartel national d'unité d'action syndicaliste dont on retint : le respect intégral de la loi de 40 heures pour combattre le chômage, la suppression du travail au rendement et aux pièces, le rétablissement de l'échelle mobile en partant des indices de 1938, la suppression des zones de salaires et la parité entre Presse et Labeur (congés payés, salaires). Quant à Largentier, lui aussi rejoignit le Cartel au cours de son exposé, en déclarant « que la Fédération du Livre aurait pu être le flambeau autour duquel se seraient rassemblés les syndicalistes encore épris de liberté ». Ce que nous n'avons jamais cessé de dire depuis la scission.

Notre journal fut cité — trois fois — au cours des débats. Et l'auteur de cet article quelque peu malmené comme il s'y attendait. Disons de suite que cela manqua d'élégance puisqu'il ne pouvait se défendre, n'étant pas délégué et par suite n'ayant pas le droit d'intervenir. Et signalons enfin, pour terminer, la polémique engagée avec Ehni, que celui-ci utilisa une lettre du camarade Avena rectifiant auprès du Bureau Fédéral une ligne de son article, « oubliant » la seconde lettre envoyée par ce même camarade et dont le double me fut communiqué.

Voici le texte de la lettre oubliée

« Suite à ma dernière lettre au sujet de l'article paru sous ma signature dans le « Libertaire », lequel article avait quelque peu été modifié par la

par J. BOUCHER

Rédaction. Je tiens à vous faire savoir que j'ai eu une explication avec le camarade Boucher et qu'à la suite de cette explication, j'ai dû reconnaître que nous avions été victimes tous deux d'un mastic. Je vous demande donc la non-publicité de ma première lettre, une utilisation de celle-ci dans quelque but que ce soit serait, vu ma demande, un abus de confiance... Signé : G. Avena. » C'est tout.

Les fonctionnaires de Grenoble partisans de la grève gestionnaire

A l'issue de la journée revendicative du 15 juin, laquelle a été marquée par un total débrayage dans toutes les administrations, les fonctionnaires de Grenoble, appartenant à la C.G.T., « Force Ouvrière », autonomes et C.F.T.C., ont voté un ordre du jour à la Bourse du Travail, dans lequel ils se déclarent partisans de la grève gestionnaire et prêts à la mener au cas où le gouvernement refuserait d'accéder à leurs revendications portant sur le reclassement et la titularisation des auxiliaires.

C'est le camarade Mingat, militant postier, et parlant au nom du cartel des P.T.T. et fonctionnaires « Force Ouvrière », qui défendit cette formule d'action, la considérant comme la seule pouvant placer l'ensemble de la population aux côtés des travailleurs en lutte, et permettant au syndicalisme de retrouver son vrai visage, adversaire de l'Etat et du patronat, au service de la collectivité.

Je remercie néanmoins le camarade Ehni de la publicité gratuite faite à notre journal et « l'éloge » qu'il fit de ma « jeunesse ». Allusion d'autant plus curieuse qu'il m'accolait à Monatte, ce qui, grâce à la moyenne d'âge, peut m'ouvrir des possibilités de discussion à la Fédération du Livre.

Ce n'est pas avec dépit que nous avons quitté la salle du Congrès, mais avec tristesse. Tristesse due à la pauvreté de l'argumentation du sieur Le Leap, présent là on ne sait trop pourquoi et dont les énormités élucubrées ne pouvaient même pas arracher un sourire aux délégués. Tristesse due aux reniements de dernière heure de militants que nous estimons pourtant. Tristesse due surtout au spectacle de la supériorité affichée par bien des présents sur les autres catégories de travailleurs: ... « Nous, ouvriers qualifiés » ... « nous ne pouvons nous comparer avec le bâtiment ou la métallurgie »... Et en regagnant le logis hospitalier, j'essayai de voir ce qui pouvait séparer le rotativiste de l'O.S. 2, le manœuvre ou le mécanicien d'imprimerie des autres manœuvres et des autres mécaniciens, la brocheuse aux pièces d'une ouvrière sur machine chez Renault, et même le typo d'un monteur-ajusteur travaillant sur plan. Je n'y pus parvenir. Y aurait-il plus « d'intelligence » chez nous ? Plus d'érudition sans doute, mais d'intelligence !... Ce qu'ici nous nous refuserons toujours à admettre, c'est l'idée de la supériorité quelconque et « aléatoire » d'une catégorie d'ouvriers sur une autre catégorie. Nous ne possédons pas encore « l'esprit » du Livre ! Peut-être. Mais ce qui obsède un certain nombre d'entre nous, c'est la misère qui broie les uns et les autres, le renforcement de l'exploitation des uns et des autres, la désastreuse condition humaine et prolétarienne de tous. Et nous ne sommes pas tellement sûrs que les ouvriers du Livre réagissent dans le bon sens comme pas mal d'autres, au spectacle de la lutte sociale engagée. Ce qui, loin de les placer à l'avant-garde des travailleurs, les relègue à un rang beaucoup plus modeste. Il n'y a pas cinquante méthodes pour sauver ce qui peut encore l'être, ne serait-ce que l'indépendance du syndicalisme.

Redresser la Fédération du Livre ? Une belle tâche, mes camarades, à laquelle nous nous associons de tout cœur. Mais en la libérant des tentacules cégétistes, vous ne la redresserez que bien peu. Il faudra lui redonner un autre esprit, procédant de la Charte d'Amiens, et non de la Troisième Internationale. Celui de Keufer et Liochon — noms dont on a abusé un peu trop au cours de ce Congrès pour rien. Et qui n'a rien de comparable avec celui régnant actuellement, fait de manque de courage, d'inaction et de compromissions. Telle est la leçon de Bordeaux.

CHEZ RENAULT

Election des délégués

IL n'est pas, croyons-nous d'esprit assez naïf pour n'avoir prévu une nette victoire de la C.G.T.K. aux dernières élections. Elle a en effet obtenu plus de 78 % des suffrages exprimés, ce qui lui attribue 105 sièges sur 132 à pourvoir. Vient ensuite F.O. régulièrement en perte de vitesse. Suit la C.F.T.C. également en perte de puissance. Les militants de ce dernier syndicat se seraient-ils laissés hypnotiser par le grand prédicateur Monmousseau ? Ou bien n'ont-ils pas voulu suivre les mots d'ordre de leurs bonzes, prêchant l'unité d'action derrière la C.G.T.K.

Quant aux abstentions, elles sont à peu près de l'ordre de 2,5 %, très faibles par rapport au nombre de votants.

Nous tenons tout particulièrement à faire remarquer que le jour des dites élections on a vu certains délégués de la C.G.T.K. insister auprès des ouvriers afin qu'ils se rendent aux urnes.

Nous ne voudrions pas minimiser la victoire de la C.G.T.K., mais qu'on ne se fasse pas d'illusions quant à la qualité militante des votants. Car ce sont ces mêmes 95 % de syndiqués pour ainsi dire malgré eux, comme nous le disions dans notre précédent article, qui ont fait de ces élections une si nette victoire de ce syndicat.

Pardi, pour qui voulez-vous donc que votent ces 95 % d'ouvriers, rendus apathiques par une propagande démagogique, qu'elle s'appelle C.G.T.K., F.O. ou C.F.T.C.?

Pour un syndicat révolutionnaire dans le sens propre du mot, oui, certes. Il ne suffirait pour cela qu'un petit noyau de syndicalistes dignes de ce nom pour faire jaillir l'étincelle qui mettra le feu aux poudres et faire sauter tous les bastions oppresseurs et démagogiques, même ceux qui actuellement se réclament de la classe ouvrière.

Qu'on ne s'y trompe pas ; parmi tous ces dégoûtés de la classe ouvrière, il existe un assez fort pourcentage d'ouvriers qui sont prêts à soutenir un mouvement qui, à l'inverse des trois centrales syndicales dont il est question, serait prêt à passer des paroles aux actes.

Non pas pour réclamer un supplément horaire de leurs salaires, ou une augmentation de prime à la production (voir C.G.T.K.), mais pour la remise entre les mains des travailleurs de tous les moyens de production. Pour ce, une seule issue : « la grève gestionnaire et expropriatrice ».

Que tous les ouvriers conscients et syndiqués à l'une quelconque des trois centrales syndicales se mettent une fois pour toute dans la tête ces paroles qui seront toujours d'actualité : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », et non pas l'œuvre de certains sauveurs suprêmes, qui se déchirent entre eux en se servant de cadavres pour alimenter leur propagande démagogique et revancharde comme on a pu le voir samedi dernier 18 juin.

Et que dire de cette proposition de la section syndicale C.G.T.K. de chez Renault pour l'érection d'une stèle commémorative aux victimes civiles et militaires de la glorieuse dernière.

Il est à regretter qu'on ne puisse voir sur la pierre de cette future stèle, le nom de tous ces revanchards en mal de décorations, l'on serait au moins assuré qu'ils nous fichent la paix une fois pour toute.

LA CLAVETTE.

AVIATION

(*Suite de la première page.*)

vidangeur marseillais, pour ne citer que celui-là, se prépare à vider les pots de chambres et seaux hygiéniques qui s'alignent le long des trottoirs. Et il en va de même en de nombreuses villes, Béziers, Tarascon, Bordeaux, Lyon et même Paris, où la vidange des fosses est chose courante ! La gloire et la « grandeur » françaises considérées sous cet angle réaliste apparaissent pour le moins antihygiénique et ce ne sont pas les « faits d'armes » de quelque Leclerc qui y changeront quelque chose !

Il va être question cette semaine de la S.N.E.C.M.A., de son déficit, du renvoi ou du maintien de quelques milliers de travailleurs. Il est certain que l'on persévérera dans la construction d'avions alors que le seul moyen logique de donner du travail à tous les métallos et d'enrichir le pays est la reconversion.

Nous avons besoin de tracteurs, de moteurs, de camions ; un million de logements restent à construire ; des centaines de milliers de vieillards sont abandonnés, et l'herbe recouvre les ruines de guerre. Mais rien n'y fait ; on nous l'a dit, la grandeur d'une nation dépend de son armée et de ses avions de transport pour vedettes de cinéma et champions de boxe !

Dans une société logique on commencerait d'abord par raser les taudis, et l'aviation n'aurait droit qu'à une toute petite part de la production.

Actuellement on fait l'inverse : on veut à tout prix créer une puissante aviation au détriment de l'essentiel.

C'est le règne de l'arbitraire au service de l'incohérence.

UNE GRÈVE dont on ne parle pas

DEPUIS le 18 mars 1949 les ouvriers du Livre de St-Etienne sont en grève pour une revalorisation de leur pouvoir d'achat. Unanimes ils se sont dressés contre un patronat de combat, le C.N.P.F. et le Gouvernement. Celui-ci interdit aux employeurs d'augmenter les salaires et de réduire l'écart existant entre les tarifs payés à Paris et St-Etienne. Celui-là, prenant les décisions ministérielles à la lettre, encourage les exploiteurs à la résistance en imposant à tous les patrons un « secours » de grève de 50 fr. par jour et par ouvrier employé.

De l'autre côté de la barricade seule joue la solidarité. De la population stéphanoise d'abord. De la corporation ensuite. Les mineurs, les métallos de là-bas, les « canardiers », qui ont repris le travail, soutiennent les grévistes par des retenues substantielles opérées sur leurs salaires.

Le Congrès de la Fédération du Livre a décidé, à Bordeaux, d'opérer un impôt de 1 % sur les salaires des Fédérés de toute la France afin que l'épreuve de force voulue par les maîtres de l'heure se traduise rapidement par un triomphe ouvrier. Le combat des gars de Saint-Etienne est le combat de tous les fédérés du Livre. Il est aussi le combat de tous les travailleurs en butte à la répression et à la réaction gouvernementales. Bravo les copains de St-Etienne. Et courage ! De votre magnifique combat doit naître l'émulation source de victoire pour demain.

NORMANDY.

CHEMINOTS !

Retenez la date des 8 et 9 octobre

Le 3^e^ Congrès National de la Fédération des Travailleurs du Rail se tiendra à Paris

Prenez dès maintenant vos dispositions.

Pas un Syndicat ne doit être absent.

Les cheminots belges, espagnols, anglais enverront des délégations.

Fédération des Travailleurs du Rail

PAROLES DE MINISTRE

LA crise du rail n'est pas un fait nouveau, elle existe presque depuis que le rail est rail.

Christian Pineau, dans son intervention à la Chambre, a dit : « Les « causes profondes du déficit de la « S.N.C.F. ne résident donc pas tant « dans les erreurs de gestion que dans la « structure même de la société ».

Nous ne voyons pas très bien la différence que peut faire Christian Pineau entre erreur de gestion et structure de la Société. Pour nous, la gestion est caduque parce que la société est mauvaise. Lorsque la société deviendra libre, lorsque la gestion sera remise aux mains d'une C.G.T., d'une F.O. ou d'une C.F.T.C., mais uniquement aux mains des travailleurs sans distinction d'opinion — la crise du rail sera résorbée d'un coup.

Lorsque nous disons que la gestion doit revenir aux travailleurs sans distinction d'opinion, nous comprenons comme travailleurs ceux qui réellement travaillent et nous en excluons tous les chefs, tous les cadres, toute la maîtrise, toute la hiérarchie.

Christian Pineau pour un ancien syndicaliste a eu encore une autre phrase malheureuse lorsqu'il a dit : « Quand les cheminots se mettent en « grève, ils ne luttent pas contre un « patron, ils lèsent l'usager qui est privé « de moyen de transport et le contri- « buable qui paie les frais de la grève ».

Alors, Christian Pineau, pour vous, les cheminots n'ont pas de patron, que faites-vous donc de l'Etat? Vous oubliez les principes élémentaires du syndicalisme, vous avez oublié depuis que vous êtes dans les rouages de l'Etat que la Charte d'Amiens disait que l'Etat est un des ennemis principaux de la classe ouvrière.

Si les cheminots se sentent opprimés par l'Etat — qui est, que vous le vouliez ou non leur patron — il est logique, il est normal qu'ils se mettent en grève.

La Fédération des Travailleurs du Rail C.N.T. restera, quoi qu'il arrive, la troupe de choc de défense des cheminots.

Comme nous avons barré la route à la dictature de M. Lemaire.

Comme nous barrons la route au fascisme de Tournemaine.

Christian Pineau nous trouvera sur sa route, s'il veut porter atteinte aux droits et à la liberté des cheminots.

Si Christian Pineau ministre, diffère de Christian Pineau socialiste, lui seul en portera la responsabilité.

Raymond BEAULATON.

Les derniers vestiges

par TRENCOSERP

DANS un congrès de la C.G.T., nous ne savons plus lequel, mais cela n'a aucune importance, un militant coco nommé Barbé s'écria : « Il faut extirper de la C.G.T. jusqu'aux derniers vestiges de l'anarcho-syndicalisme. Ce ne furent pas, comme cela arrive bien souvent, des paroles jetées en l'air. Systématiquement, avec une patience et une obstination dignes d'une meilleure cause les cocos ont poursuivi leur œuvre de destruction. C'est sans doute pour cela que le syndicalisme, en France, se porte si bien.

Ah ! ils n'ont pas perdu leur temps, les militants cocos. Depuis qu'ils ont retroussé leurs manches, ils ont abattu du boulot et cela continue. Voici un raccourci de leurs derniers exploits :

D'abord, les syndicats d'industrie vont faire place aux syndicats de métier. Ce retour au passé sera d'après ses promoteurs un énorme progrès, car ces syndicats pourront être gérés par leurs membres sans que ceux-ci aient à quitter leur travail. C'est donc à brève échéance la suppression des permanents.

Vous croyez à ça, vous, camarade lecteur ?

Et c'est comme cela sans doute que l'on s'élèvera au-dessus de l'étroit corporatisme dont font encore preuve un nombre considérable d'exploités. Ainsi, dernièrement, un camarade sollicité de verser son obole pour des ouvriers en grève de l'entreprise Aubry, répondit aigrement : Je n'ai rien à faire avec eux, moi, je suis terrassier !

Mais il y a mieux : dans le bulletin de la section fédérale du bâtiment et des travaux publics, « Le Bâtisseur » n° 3, on peut lire un article leader intitulé : Défendons les revendications des ouvriers à tâche ou aux pièces. Le titre seul suffit et on pourrait se passer de lire l'article. Cependant, certains passages méritent d'être montés en épingle.

Voici donc les arguments du « camarade » Arrachart. Il faut réaliser l'Unité. Or, jusqu'à présent, les tâcherons étaient considérés par les vrais syndicalistes comme des goinfres et des traîtres. Des goinfres, parce que ne songeant qu'à leur profit matériel, des traîtres pour le tort qu'ils portent à leurs camarades. M. Arrachart leur trouva des excuses et il écrit : « Mais pour qui connaît l'angoisse du père de famille, rongé d'inquiétude sur le sort de ses enfants, il est facile de comprendre l'attrait que comporte la possibilité de gagner quelques centaines de francs de plus par jour ».

Vous connaissez l'angoisse du père de famille ? Il y a pourtant la « Caisse de Compensation » créée par les patrons de combat d'action française. Faire des enfants est devenu une nouvelle industrie pour pas mal de fainéants. Alors la mesure est comble, on fournit au patronat et à l'Etat de la chair à travail et de la chair à canons, et puis on travaille à la tâche, c'est-à-dire au rabais, en portant ainsi un tort considérable aux camarades qui, s'ils n'ont pas à charge une famille très nombreuse, n'en ont pas moins besoin de vivre eux aussi. Depuis sa fondation, la G.G.T. a toujours combattu le travail à la tâche et Arrachart le reconnaît lui-même quand il écrit ces lignes :

« Au lieu de défendre les revendications de leurs camarades de classe, pour empêcher les patrons de les exploiter davantage, trop de nos militants se contentent de les traiter de tâcherons, de piécards et d'autres noms plus méprisants encore. Le seul résultat est la division entre les travailleurs et l'affaiblissement des organisations syndicales, ce qui donne des possibilités plus grandes au patronat. »

Ce ne sont donc pas les jean-foutres travaillant aux pièces qui donnent au patronat des possibilités plus grandes ?

Essayons de comprendre le raisonnement d'Arrachart. Il lui faut des cotisants, quelle que soit leur origine. C'est ça, pour lui et ses pareils, l'unité syndicale : que tous, les inconscients, les alcooliques, les lapinisants, les pleutres, les mouchards, comme les autres, crachent au bassinet et contribuent à remplir la caisse confédérale, pour le reste on s'en fout.

Enfin, voici le bouquet, nous le gardions comme il se doit « pour la bonne bouche », mais déjà de nombreux camarades en ont eu la primeur. Dans les chantiers, où les cocos tiennent le haut du pavé, et reconnaissons que c'est dans la plupart, ils ont apposé une affiche annonçant la parution d'une revue (syndicaliste) qui doit s'appeler... qui doit s'appeler « Servir » et servir la France.

Allons, les vieux, rassemblez vos souvenirs et rappelez-vous les « fascistes » avant la lettre, les patriotes, les déroulèdards. Et pour vous faciliter cette remembrance, oyez cette anecdote :

Un peu avant 1914, paraissait la « Guerre Sociale » de Gustave Hervé ; peu importe le personnage, mais à l'époque le journal comptait pour quelque chose. Gaston Couté, chaque semaine, y donnait un poème ou une chanson et cela valait bien le journal tout entier. Un jour, les gars de la terrasse s'étant (rencontrés) avec les avortons d'Action française, un échange d'horions s'ensuivit.

Couté, commentant l'événement et faisant allusion aux coquards arborés par ces messieurs de l'A.J., écrivait narquoisement à la fin de son papier :

Pujo dit à Réal del Sarte :

Qu'est-ce que l'on s'est fait, comme tarte servir.

Est-ce une pure coïncidence ? Ma foi, nous donnons notre langue au chat. En tout cas, les derniers vestiges de l'anarcho-syndicalisme ont disparu à la C.G.T. et le programme des (militants) cégétistes a rejoint celui des avortons de l'Action Française.

Le Gérant : M. JOYEUX.

Impr. Centr. du Croissant
19, r. du Croissant, Paris-2^e^